

BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME XLIV.

JUILLET A DÉCEMBRE 1870.

PARIS,
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE
RUE DE SÈVRES, 34.

—
1870



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

PARIS.— IMP. DE VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

repos : c'est un magnifique travail d'ensemble sous forme de réfutation ; nous dirions presque un manuel de philosophie chrétienne d'après la méthode socratique. L'auteur prouve surabondamment, contre M. Taine, que la métaphysique n'est pas l'art de tout obscurcir et de se rendre inintelligible, car sa pensée est aussi nette que profonde, et son style aussi clair que sa pensée. Il serait difficile de mieux faire et de mieux dire.

LE VERDIER.

8. HISTOIRE de Pie IX et de son pontificat, par M. Alex. DE SAINT-ALBIN ; — 2^e édition, revue et considérablement augmentée. — 2 volumes in-8° de iv-392 et 502 pages (1870), chez V. Palmé ; — prix : 40 fr.

C'est un grand et noble sujet que celui choisi par M. de Saint-Albin. Nous possédions déjà un certain nombre d'ouvrages de second ordre sur la vie et le pontificat de Pie IX, mais point, que nous sachions, du moins en français, d'histoire complète accompagnée de pièces justificatives, prenant les événements à leur source et les suivant dans leur développement, d'après les lois ordinaires de ce genre de composition. Cette histoire, nous l'avons désormais. Et, avant tout, félicitons la librairie Palmé de la magnificence de cette édition, sortie des presses de M. Marchesson, au Puy. Les caractères de forme ancienne, doux à l'œil, très-nets d'ailleurs ; le choix d'un papier vergé de teinte également douce ; les titres courants en marge ; le double filet en tête de chaque page (pourquoi n'en avoir pas introduit aussi entre le texte et les notes ?), font de ces deux volumes un chef-d'œuvre typographique précieux pour les vrais bibliophiles. La *Bibliographie catholique* ne saurait être insensible à ce genre de mérite, qu'elle a, par malheur, trop rarement à signaler dans les bons livres de ce temps. Un portrait du pape, assez ressemblant, a été placé en tête du tome I^{er}.

Tout le monde connaît les traits principaux de cette illustre et sainte existence. — Né le 13 mai 1792, à Sinigaglia, celui qui devait s'appeler Pie IX fut dès son enfance un modèle de piété. Les malheurs du saint-siège, comme ceux de toute l'Europe alors, ne contribuèrent pas médiocrement à mûrir ses idées et à les tourner vers Dieu : c'étaient là de solennels spectacles, pleins d'enseignements pour les âmes ouvertes à la vertu, et qui devaient développer en elles cette généreuse fermeté sans laquelle on demeure impuissant en face des épreuves de la vie. Jean-Marie Mastai fut envoyé au collège de Volterra, où il resta six années. Le désir de se consacrer

à Dieu dans le sacerdoce naquit en lui de bonne heure ; mais une maladie terrible lui fermait les portes du sanctuaire : l'épilepsie, que M. de Saint-Albin n'ose appeler par son nom (t. I, p. 9), devait tenir à jamais éloigné de l'autel le jeune aspirant qui souhaitait si vivement y monter un jour. La sainte Vierge lui obtint sa guérison, et la sainte vocation put être suivie. Le miracle eut lieu à Lorette, d'après les récits qui ont cours en Italie : notre auteur ne dit rien de cette circonstance. — A peine ordonné, Jean-Marie Mastai fut pas seulement, comme le dit M. de Saint-Albin (ibid., p. 10), le visiteur assidu de l'hospice de (et non *du*) *Tata-Giovanni* : il s'y installa et se dévoua à cette œuvre touchante de la préservation et de l'instruction des enfants abandonnés. Bientôt nous le trouvons au Chili, accompagnant un prélat envoyé par le saint-siège dans l'Amérique du Sud pour y rétablir les affaires ecclésiastiques, troublées par les bouleversements politiques dont ces malheureuses contrées sont l'éternel théâtre. Il était de retour à Rome en 1825, et Léon XII le nommait président de la commission du grand hospice Saint-Michel, l'une des belles institutions de la charité catholique dans la ville sainte. Deux ans après, le même pontife l'appela à l'archevêché de Spolète, d'où il fut transféré par Grégoire XVI, en 1832, au siège d'Imola, simple évêché, mais plus considérable et plus important. En 1840, Jean-Marie Mastai fut proclamé cardinal ; six ans plus tard, au milieu des circonstances que chacun sait, le sacré-collège, presque à l'unanimité et en quelques jours de conclave seulement, l'élut souverain-pontife. — Ce fut, au premier moment, une déception pour le peuple romain, qui connaissait peu le nouveau pape ; l'évêque d'Imola, strict observateur de la résidence canonique, n'avait guère paru à Rome. Mais bientôt l'enthousiasme prit la place de l'étonnement, lorsqu'on sut tout ce qu'on devait attendre d'un pape d'une piété exemplaire, d'une bonté inépuisable, d'une charité sans bornes, d'une admirable élévation de caractère, et qui, élu et couronné dans l'espace d'une semaine, s'occupait dès le premier jour de cicatriser les plaies des derniers événements politiques.

L'amnistie, en effet, proclamée dès le début de ce glorieux pontificat, était de nature à apaiser les haines anciennes, à unir les âmes dans la paix du vrai patriotisme. Hélas ! si quelqu'un avait pu se tromper jusque-là sur la dernière pensée et sur le but de l'école révolutionnaire, toute illusion dut cesser bientôt. Ceux qui avaient profité des bienfaits de Pie IX, ceux qui lui juraient à haute voix

une inviolable fidélité, qui venaient communier de sa main en versant des larmes et qui ne parlaient que d'union indestructible entre le catholicisme et la société moderne, devaient peu tarder à épouvanter le monde par leur ingratitude et la lâcheté de leurs complots. Chaque concession rendait les demandeurs plus exigeants. Peu à peu on comprit que ce qu'ils voulaient c'était tout, c'est-à-dire la souveraineté elle-même. On avait résolu d'étouffer le pape, mais sous les fleurs des applaudissements et des *vivats* ; Mazzini avait tracé ce plan, et il fut suivi habilement par les chefs en sous ordre. « Je suis au dimanche des Rameaux, dit un jour le pontife : le vendredi saint n'est pas loin ! » La cabale s'efforçait de le séparer de son entourage dans les ovations qu'elle lui ménageait, et qu'elle renouvelait à chaque instant. « Vive Pie IX seul ! » s'écriait-elle ; et on l'entendait ajouter qu'elle ne voulait plus de prélats ni de prêtres au timon de l'État. Gioberti apportait à l'œuvre le concours de son talent incontestable, et aussi de ses rancunes, de ses préjugés, et même de sa dignité de prêtre. Il s'agissait, disait-on, de la nationalité italienne à reconquérir sur l'Autriche ; et, au fond, c'était le renversement de tous les trônes et de la société même que l'on poursuivait sous ce prétexte et avec cette fureur. On avait espéré compromettre le pape dans des décrets imprudents, dans des résolutions extrêmes, en contradiction avec la loi morale et la foi catholique : Pie IX vit parfaitement le piège, et il le déjoua si bien que la révolution ne lui a pas pardonné, et que nul de ses prédécesseurs n'a été conspué, calomnié, attaqué, outragé, avec la rage déployée contre lui par ceux qui l'avaient exalté si haut. M. de Saint-Albin nous fait assister à ces évolutions machiavétiques ; il nous peint ces complots, ces concilia-bules, ces plans délibérés en commun, et, d'autre part, cette sacerdotale et royale attitude du pontife que l'univers a salué de son admiration et de ses sympathies.

On sait le reste. Prisonnier au Quirinal, assiégé dans son palais, Pie IX prend le parti de chercher un asile dans le royaume de Naples. Ici, d'intéressants détails, qu'on ne doit point négliger en de pareilles histoires, ont été omis : par exemple, cette porte du jardin, et non du palais (t. I, p. 202), par laquelle le souverain-pontife doit s'échapper, à quelques pas de ses geôliers, et dont la serrure rouillée fait craindre un moment qu'il soit impossible de l'ouvrir : cinq minutes d'angoisse profonde ! Le ministre de Bavière attendait le fugitif, non sans péril, pour le conduire à Terracine et à *Mola-di-*

Gaeta, petite ville et non simple môle (ibid., p. 203). Pourquoi n'avoir pas parlé non plus de ce danger imminent où se vit Pie IX, à Terracine, d'être reconnu par un douanier, à l'instant où il venait de descendre de la voiture pour respirer plus librement? Le retour de Varenne se fût vu en Italie, et peut-être, hélas ! y eût-on vu aussi un 21 Janvier ! Ajoutons, autre détail oublié, que le cocher Bavaois, entré plus tard au service du prince Borghèse, a reçu depuis lors plusieurs coups de couteau de la part des carbonari déjoués.

Ferdinand IV fut un roi chrétien. « Les chrétiens, dit à bon droit « M. de Saint-Albin, ne connaissent pas de sort ici-bas plus digne « d'envie que celui de ce roi proscrit (François II) à qui Pie IX paie « si généreusement la dette de sa reconnaissance, et qui demeure « auprès de Pie IX comme un fils auprès de son père qui a mis en lui « toutes ses complaisances (ibid., p. 244). » Et voilà les choses de ce monde ! le proscrit d'hier est sur son trône, le fils du prince qui l'accueillit a perdu le sien !

Rappelé par ses sujets après la victoire de la France, le pape rentre dans Rome et y reprend ses grandes œuvres. C'est le moment où la révolution va changer de tactique, se présenter avec des armées régulières et jeter sur ses forfaits la dernière tache d'infamie. Castelfidardo n'est pas loin. Nous n'en dirons rien : nous passerons de même, sans y faire la moindre allusion, les mouvements de la diplomatie, les notes, les conventions, les déclarations, les discours aux chambres : on pourrait nous accuser d'aborder la politique. L'auteur est plus libre, et il en profite. Jusqu'au seuil du concile, où il nous amène, il expose et discute tout à la lumière de la conscience et de l'éternelle vérité. Catholique convaincu, ami des principes et des saines traditions, on le trouve partout défendant le droit et la justice. Les pièces justificatives qu'il apporte en preuves corroborent ses thèses et les rendent inattaquables. On y remarquera, entre autres (ibid., p. 354), le rapport de M. de Rayneval, notre ambassadeur à Rome, rapport qui causa, en 1856, une si vive émotion, parce qu'il vengeait péremptoirement le saint-siège des accusations portées contre lui. N'en relevons que ce point : « J'ai souvent demandé aux « ardents adversaires du gouvernement romain à combien ils éva- « luaient le nombre des prêtres employés dans l'administration. Il « m'était répondu que cette évaluation allait à *trois mille*. On ne « voulut pas me croire lorsque je prouvai, preuves en main, qu'en « portant le nombre au chiffre maximum il n'atteignait pas *cent*,

« et que la moitié de ces prétendus prêtres n'avaient pas reçu les
 « ordres... C'est cependant sur les données d'une telle fausseté que
 « sont basées les charges graves qui sont acceptées par le public
 « comme irréfutables (ibid., p. 359). » Ne dit-on pas la même chose
 du nombre des prêtres qui habitent Rome? Nous avons entendu, sur un
 bateau à vapeur allant à Cività-Vecchia, un docte et fougueux élève
 de l'école polytechnique porter ce chiffre à *vingt mille*, en présence
 d'un auditoire qu'il *chauffait* de son mieux contre le pape : et nous-
 mêmes, à l'instant, sur tableaux officiels, lui avons démontré que
 ces vingt mille doivent se changer en un peu plus de dix-huit cents,
 dans le chef-lieu de la catholicité, dans une ville de deux cent mille
 habitants ! encore en y comprenant les religieux des divers ordres et
 des diverses nations. — Avec quels accents et quelle force de rai-
 sonnement M. de Saint-Albin s'élève (t. II, p. 89) contre ces publi-
 cistes et ces sectaires qui osent appeler « gouvernement étranger » le
 gouvernement de notre père commun ! Comme il nous parle en
 termes chaleureux de ces martyrs de Castelfidardo qui vivront dans
 l'histoire des nobles âmes, et surtout de leur illustre chef, le mar-
 quis de Pimodan (ibid., pp. 404 et suiv.) ! Comme il sait flétrir les
 horribles et infâmes proclamations des Pinelli, des Garibaldi, des
 Cialdini, où l'on croirait entendre des cannibales ivres de sang !
 « Nous écraserons, s'écrie l'héroïque Pinelli, nous écraserons le
 « vampire sacerdotal qui, de ses lèvres impures, suce depuis des siè-
 « cles le sang de notre mère ; nous *purifierons* avec le fer et le feu
 « les régions infectées de sa bave immonde, et de ses cendres sortira
 « plus vigoureuse la liberté aussi pour cette noble province d'Ascoli
 « (ibid., p. 419). » Et les faits répondaient aux paroles ! On sait
 comment s'y est prise cette bande de *purificateurs* pour renouveler
 et rajeunir la morale publique. — Nous noterons, de plus (ibid.,
 p. 215), un extrait fort remarquable d'un discours de M. Disraeli à la
 chambre des communes, le 8 mai 1862, sur la nécessité de l'indé-
 pendance du saint-père : témoignage d'une grande force dans la
 bouche d'un protestant et d'un Anglais, et auquel il nous paraît
 impossible de répondre. — Pour ce qui concerne la France en parti-
 culier, et ses intérêts et ses devoirs historiques et politiques, l'auteur
 se montre fidèle disciple de Joseph de Maistre, et ce n'est pas nous
 qui songerons à le lui reprocher. Nous nous plaindrions plutôt d'un
 peu de hardiesse à traiter des questions de théologie qui ne sont
 point, — on s'en aperçoit tout de suite, — de sa compétence.

Quant à la forme de la rédaction, si le style est noble et élevé, il n'a pas assez les allures de l'histoire, la gravité, la modération, l'exposition claire et ferme des faits : le lecteur qui ne serait pas fervent catholique rejettera le livre à cause du ton de panégyrique et de plaidoyer passionné qui domine d'un bout à l'autre. Nous savons bien que toute âme généreuse aurait de la peine à échapper à cet entraînement en traitant un pareil sujet : il l'eût fallu, cependant, pour le bien qu'un tel livre doit produire, puisque c'est une *histoire*. Les faits y parlent assez d'eux-mêmes, et en pénétrant langage. En outre, comme *histoire* toujours, il nous semble qu'on peut signaler bien des lacunes. Ainsi, une fois le pape hors de Rome, c'est à peine si nous avons quelques mots sur les tribuns qui s'emparèrent du pouvoir ; leurs déportements, les progrès de leur marche révolutionnaire, la manière dont le peuple romain les subissait, les mille détails d'un récit de ce genre n'entraient-ils pas de droit dans l'histoire de Pie IX ? Les négociations qui amenèrent La Moricière au secours de Pie IX sont écourtées de la même façon. L'anecdote manque, et l'anecdote est une des lumières de l'histoire. En certains endroits, après Castelfidardo par exemple, ce reproche, si c'en est un, tomberait à faux : car là tout est détaillé, complet, parfait. Nous aurions voulu dans tout le reste le même soin pour ce qui forme, en réalité, l'attrait pour la majorité des lecteurs. Mais ces lacunes d'ordre secondaire ne nous empêcheront pas de dire, encore une fois, que l'ouvrage de M. Saint-Albin est digne de toute recommandation, et qu'il est, jusqu'à présent, la seule grande *Histoire de Pie IX* que nous ayons dans notre langue.

V. POSTEL.

9. **LÉGENDES d'aujourd'hui, poèmes suivis de lieds et sonnets**, par M. Achille MILLIEN. — 1 volume in-42 de IV-228 pages (1870), chez Garnier frères ; — prix : 2 fr. 50 c.

M. Achille Millien, déjà bien connu de nos lecteurs, met un noble orgueil à ne pas laisser envahir le siècle par la prose, et quelle prose ! Il reste fidèle à sa muse ; il la cultive, il lui demande toujours de nobles inspirations. — Avancé-t-il ou recule-t-il dans la poétique voie qu'il s'est frayée, dans le sentier qu'il s'est ouvert à mi-côte, entre ciel et terre, comme nous disions ici même il y a peu de temps (t. XXXVIII, p. 58) ? Ami du renouveau, il a essayé de rajeunir quelque peu son rythme ; il a donné accès dans son lyrisme au vers de neuf pieds et à celui de onze, innovation médiocrement heureuse

Le nuage apparaît dans notre ciel moins bleu ;
Le rêve devient grave, et, déployant son aile,
La jeunesse s'envole en nous disant adieu.
Mais nous laisserons-nous aller aux défaillances ?
Non. profitons du temps et redoublons d'efforts.
Gardons bien nos espoirs, nos amours, nos croyances,
Combattons vaillamment à l'exemple des forts.
Courage ! si mon œuvre est fragile et grossière,
Si je suis inhabile à pétrir le ciment,
Si on grant ou bronze, au moins sable ou poussière,
J'élèverai mon monument.

On le voit, M. Millien n'a ni les mièvreries ni les corruptions des poètes de nos jours. Qu'il soit constamment lui-même, pour rester l'hôte de tous les chastes foyers ! Et puisqu'il veut être le poète populaire des âmes, conseillons-lui de ne pas trop écouter sa facilité d'harmonie, de travailler son vers et de ne jamais enchâsser des lieux communs dans une prose rinée. La muse est parfois une sirène, elle fait dédaigner le labeur :

Mais n'oubliez jamais que la persévérance
Peut seule à bonne fin mener tous vos efforts (p. 65).

GEORGES GANDY.

10. **LETTRE de Mgr l'ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI au clergé de son diocèse sur le gallicanisme théologique.** — In-48 de 36 pages (1870), chez V. Palmé ; — prix : 25 c.
11. **SAINTE AUGUSTIN et l'infaillibilité, réfutation de M. Gratry,** par M. l'abbé RAMBOUILLET. — In-48 de 36 pages (1870), chez H. Goemaere, à Bruxelles, et chez V. Sarlat, à Paris ; — prix : 30 c.
12. **L'INFAILLIBILITÉ pontificale, dialogue entre un catholique laïque et un théologien romain ; — traduit de l'italien.** — In-42 de 48 pages (1870), chez Adrien Le Clère et Cie ; — prix : 50 c.
13. **L'INFAILLIBILITÉ étudiée dans l'Évangile et dans les épîtres,** par M. C.-J. JEANNEL, professeur à la faculté des lettres de Dijon. — In-8° de 22 pages (1870), chez Félix Seguin, à Montpellier, et chez C. Douniol, à Paris ; — prix : 60 c.
14. **LA CAUSE d'Honorius, documents originaux avec traduction, notes et conclusion.** — 4 volume in-4° de 426 pages (1870), chez H. Goemaere, à Bruxelles, à la librairie de la Propagande, à Rome, chez P. N. Josserand, à Lyon, chez Burns, Oates et Cie, à Londres, et chez V. Palmé, à Paris ; — prix : 4 fr.
15. **LE CONCILE du Vatican et la société moderne.** — 4 volume in-8° de XL-332 pages (1870), chez E. Lachaul ; — prix 4 fr.

16. **LE CONCILE** et le bas clergé français. — In-8° de 46 pages (1870); à la librairie internationale; — prix : 4 fr.
17. **LETTRE** du révérendissime Père Nicolas DE SAINT-JEAN, ministre général de l'ordre des frères mineurs capucins, etc., à Sa Grandeur Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. — In-8° de 40 pages (1870), chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 50 c.
18. **DE CONCILIO VATICANO**, cum appendice de particularissimo, id est de gallicanismo et italianismo. — In-8° de 32 pages (1870); chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 4 fr.
19. **SAINT JOSEPH** et le concile, discours prononcé par le R. P. GALWEY, traduit de l'anglais par le P. TURQUAND, de la compagnie de Jésus. — In-8° de 48 pages (1870), chez Régis Ruffet et Cie, à Bruxelles et à Paris; — prix : 4 fr.

Enfin, la grande question est décidée; et les catholiques ne peuvent plus avoir qu'une même foi sur le point qui a été si vivement controversé depuis plus de huit mois. La vérité était certaine; elle est aujourd'hui indéniable; la contester serait se mettre en dehors de l'Eglise. Mais la définition solennelle de l'infaillibilité pontificale n'ôte pas tout intérêt aux publications qui la défendaient déjà; ni même à celles qui l'attaquaient plus ou moins directement. Après la bataille, et quand la victoire est remportée, il n'est pas sans intérêt d'étudier encore les difficultés qu'il y avait à vaincre; et de connaître les combattants dont les efforts ont contribué au triomphe, ou contribueront du moins à le rendre plus facilement acceptable.

La lettre écrite par Mgr l'archevêque de Cambrai à son clergé sur *le gallicanisme théologique* restera l'un des plus beaux monuments de la grande lutte, et fera saluer, dans son vénérable auteur, l'un des plus glorieux et des plus vaillants champions de la vérité. On a très-bien fait de la publier en brochure, afin de propager ces pages lumineuses et décisives. — Que penser de cette opinion, de cet article IV de la déclaration de 1682, d'après lequel l'autorité doctrinale du souverain-pontife, dans les actes mêmes où elle est élevée, comme on dit, à sa plus haute puissance, est indirectement subordonnée à celle du corps épiscopal, puisque, d'après cet article et cette opinion, les jugements que prononce le pape ne deviennent définitifs; ses décrets n'acquiescent force de loi, ses constitutions dogmatiques ne s'imposent à la conscience des fidèles, qu'en conséquence de l'acceptation qu'en fait l'Eglise, et par suite de l'assentiment qu'elle leur donne? Mgr Régnier répond : « Nous jugeons que l'opinion galli-

« cane est inadmissible parce qu'elle ôte au gouvernement de l'Eglise
 « une des conditions qu'exige sa nature spéciale ; — parce qu'elle est
 « en contradiction avec la pratique universelle et constante du monde
 « catholique ; — parce que son application, si elle était générale,
 « n'amoindrirait pas seulement l'autorité enseignante du pape, mais
 « qu'elle la détruirait en réalité (p. 5). » Dans cette réponse se trou-
 vent les trois principales divisions de la lettre : dire que chacune des
 trois assertions de l'illustre archevêque est irréfutablement prouvée,
 c'est dire que cette lettre doit être lue, méditée, et surtout répandue
 partout ; plus elle aura de lecteurs, plus les chemins de la vérité
 s'aplaniront devant les intelligences de bonne foi et de bonne volonté,
 et l'on reconnaîtra que ce n'est pas faire injure à l'Eglise de France
 que de combattre le gallicanisme. « Est-ce lui faire injure, dit Mgr de
 « Cambrai, à cette illustre Eglise, que de corriger la seule page peut-
 « être de sa longue histoire qui ne soit pas irréprochable, et doit-on
 « faire consister l'honneur de cette fille aînée de l'Eglise dans la pro-
 « longation indéfinie du seul sujet de plainte et de tristesse qu'elle
 « donne à sa mère (p. 33) ? »

Montrer que l'opinion gallicane est une opinion erronée, c'est éta-
 blir l'infaillibilité pontificale. M. l'abbé Rambouillet, dont nous
 avons déjà signalé les excellentes brochures en réponse au P. Gra-
 try, en a écrit une nouvelle pour réduire à néant la mauvaise chi-
 cane faite par le trop naïf et trop passionné polémiste à l'occasion de
 ces paroles : *Roma locuta est, causa finita est.* — Ces mots ne sont
 pas de saint Augustin, s'écrie le P. Gratry. — Sans doute, mon Père,
 mais ils résument la doctrine du grand docteur sur la question de
 l'autorité du saint-siège ; on vous l'a déjà prouvé ; veuillez lire
 M. l'abbé Rambouillet, et vous resterez convaincu que saint Augus-
 tin était *infaillibiliste*, pour nous servir de l'expression en usage, et
 que ce n'est pas un texte seulement, mais plusieurs, et tout à fait
 concluants, qui démontrent la doctrine de saint Augustin, dont vous
 avez si singulièrement interprété les paroles.

C'est aussi l'infaillibilité pontificale que prouve le dialogue (tra-
 duit de l'italien) entre un catholique laïque et un théologien romain,
 qui pourrait bien être l'un des savants rédacteurs de la *Civiltà cat-
 tolica*. Ce dialogue est clair, parfaitement conduit, et écrit de façon
 à être compris des lecteurs les plus illettrés. Définition de l'infailli-
 bilité pontificale, — ce qu'on doit penser de l'opinion contraire, —
 preuves de l'infaillibilité pontificale, — solution de quelques diffi-

cultés, — opportunité et nécessité de la définition, — conséquences de cette définition, telles sont les principales divisions de cet opuscule. Nous recommandons particulièrement à l'attention de nos lecteurs le dernier article, les conséquences de la définition, qui fait voir très-clairement les avantages que l'Eglise et le monde chrétien tout entier doivent tirer de la solennelle proclamation de l'infaillibilité du pape.

M. Jeannel, professeur à la faculté des lettres de Dijon, a voulu aussi s'occuper de la question de l'infaillibilité. Excellent titre que le sien : *l'Infaillibilité étudiée dans l'Évangile et dans les épîtres* ; mais comme, dès les premières lignes, on sent que l'auteur est mal disposé pour cette étude ! « Quoi qu'il advienne, dit-il, dans « l'histoire de l'esprit humain restera mémorable cette lutte héroïque d'une poignée d'hommes de sens contre une armée d'enthousiastes (p. 4). » *Lutte héroïque* de Doellinger, reproduisant les arguments de Fébronius et mutilant impudemment les textes et l'histoire ; *lutte héroïque* du P. Gratry, accusant de falsifications et produisant lui-même des textes ou mutilés, ou mal compris, ou mal traduits, ou qui se retournent contre lui, et témoignent d'une ignorance théologique dont le succès sera l'étonnement de tous les hommes sérieux ; *lutte héroïque du grand évêque* (c'est l'auteur qui emploie ce terme, p. 21) dont les voyages en Allemagne, les démarches à Rome et un certain *memorandum* ont si singulièrement amoindri l'autorité ; dont toutes les assertions, ou, si l'on aime mieux, les *observations* ont été réfutées par les faits et par les témoins les plus compétents ; dont, enfin, la conduite actuelle est en manifeste contradiction avec les doctrines qu'il a le plus brillamment soutenues ! Et contre une armée d'*enthousiastes* comme des pères de l'Eglise qui s'appellent saint Irénée, saint Augustin ; comme des docteurs et des théologiens qui s'appellent saint Thomas d'Aquin, saint François de Sales, saint Liguori, Bellarmin, etc. ; comme des évêques qui s'appellent Manning, Dechamps, Régnier, Pie, Roess, Spalding, Freppel, etc., etc. ! Il faut avouer que M. Jeannel voit les choses sous un aspect assez extraordinaire. — Il n'est pas moins singulier dans sa manière d'interpréter les textes de l'Évangile et des épîtres. Là, son erreur, qui nous paraît de bonne foi, vient d'une confusion dans laquelle un peu de réflexion devait pourtant l'empêcher de tomber. Il cite le texte : *Confirme tes frères*, et parce que Jésus-Christ a dit à ses apôtres : *Je suis avec vous jusqu'à la con-*

sommatum des siècles, il tire cette conséquence que le pape, *gardien infallible de la foi*, ne l'est qu'avec le concours des évêques (p. 6), et il s'élève contre l'infaillibilité *séparée*. Qu'il nous permette de le lui dire, il y a une façon bien plus simple de faire concorder les textes. D'un côté, il est certain que *confirme les frères* ne peut signifier *sois confirmé par tes frères*; d'un autre côté, il n'est pas moins certain que Jésus-Christ a promis à son Eglise, à ses apôtres et à leurs successeurs d'être toujours avec eux : donc, les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Eglise; comment? parce que l'Eglise, parce que les évêques ne manqueront jamais, dans l'ensemble, d'adhérer à la vérité que la bouche de Pierre aura proclamée. Voilà l'accord : Pierre confirme ses frères, c'est là son divin privilège; les évêques acceptent l'enseignement de Pierre, parce que Jésus-Christ ne veut pas que l'erreur puisse prévaloir dans son Eglise. Aussi voyons-nous que la communion avec le saint-siège est la marque distinctive des catholiques, et que les évêques qui se séparent du saint-siège se séparent par le fait même de l'Eglise. — Le mot infaillibilité *séparée* trouble l'esprit de M. Jeannel, parce qu'il le prend dans un sens que les infaillibilistes ne lui donnent pas : le pape est infaillible sans le concours des évêques, dans ce sens que ce n'est pas de ce concours qu'il tire son infaillibilité, mais de la parole même de Jésus-Christ; mais le concours des évêques ne lui manque pas, ne peut pas lui manquer, en vertu de la parole du même Jésus-Christ, qui a promis son assistance à l'Eglise. Toute l'histoire ecclésiastique le témoigne. — Il y a une autre raison qui trouble l'esprit de M. Jeannel : c'est qu'il croit l'infaillibilité pontificale contraire à la liberté. Un peu plus de réflexion, en lui montrant que cette infaillibilité n'est autre que celle même de l'Eglise, qu'elle a toujours existé, qu'elle existe nécessairement, lui aurait montré que la vraie liberté n'a, au contraire, pas de plus grande garantie que l'infaillibilité pontificale. « Ce qui est, à ce jour (*sic*), *opportun* dans l'Eglise, dit-il, c'est de ramener les frères séparés, de convertir les païens qui sont les deux tiers du monde, de ranimer la morale qui est malade, de trouver moyen de vivre avec la société moderne, sceptique et instable (p. 21). » C'est bien là le langage de Mgr Dupanloup; mais nous demandons si l'unité peut se faire en dehors de la vérité; nous demandons si l'infaillibilité pontificale retiendra plus les païens dans l'erreur que l'infaillibilité de l'Eglise, et, vraiment, il nous semble que ce n'est pas être « enthous-

« siastè » que de penser qu'un concile ne s'assemble pas pour trouver à l'Eglise le moyen de vivre avec une société sceptiquée et instable et sacrifiant la vérité et les droits de Dieu, mais bien pour proclamer la vérité, pour défendre ces droits et pour montrer à cette société où est pour elle le chemin du salut. Si les apôtres avaient écouté les « inopportunistes » de leur temps, ils n'auraient pas quitté le ténacle; si les conciles avaient écouté les « inopportunistes, » ils n'auraient défini aucun des dogmes qui font encore aujourd'hui la vie et la supériorité des sociétés chrétiennes.

M. Jeannel dit, en commençant (p. 4), qu'il ne veut pas revenir sur la question d'Honorius. Il a bien raison, et si, au moment où il a écrit sa brochure, il n'était pas encore convaincu à cet égard, il n'aurait aujourd'hui qu'à prendre *la Cause d'Honorius, documents originaux avec traduction, notes et conclusion*, que vient de publier l'éditeur Palmé. Les notes et la conclusion de ce beau travail, digne de la science allemande, malheureusement bien dévoyée depuis quelque temps, sont de M. Arthur Loth, la traduction est de M. Loth et de M. l'abbé Weill. C'est la plus irréfutable réponse que nous connaissions aux assertions du P. Gratry. Voilà les lettres d'Honorius, les actes des conciles, les textes du *Liber diurnus*, tous les documents qu'on peut désirer. Les croyants à l'infaillibilité pontificale ne craignent pas la lumière, comme leurs adversaires, qui savent si bien épaissir les ténèbres. Ils donnent tout, le texte grec, le texte latin, la traduction; ils font comparaître tous les témoins, et que résulte-t-il de cette instruction du procès? C'est qu'Honorius n'a pas enseigné l'hérésie, c'est qu'il ne l'a pas enseignée *ex cathedra*. Il faut que les adversaires de l'infaillibilité renoncent à cet argument; il faut qu'ils reconnaissent qu'en soulevant la question d'Honorius, et en la présentant comme décisive, ils ont tout simplement montré qu'on ne peut rien avancer de solide contre l'infaillibilité pontificale.

Le Concile du Vatican et la société moderne forme un gros volume; l'auteur, qui ne se nomme pas, use, en général, d'une très-grande modération de ton; il cherche, évidemment, à se placer à égale distance des extrêmes, et, si c'était un évêque, nous dirions qu'il doit appartenir à ce qu'on a désigné dans le concile sous le nom de *tiers-parti*. Mais si nous comprenons l'existence de tiers-partis dans les questions de pratique et d'application, nous ne la comprenons guère dans les questions de dogme et de principe : *Est, est; non, non*, voilà la règle, et il nous semble que l'auteur a quelquefois

trop cédé au désir de tout concilier. Cependant, nous devons dire qu'il prend soin aussi de sauver les principes, tout en demandant de grandes libertés dans leur application ; il fait ses réserves ; les fait-il assez complètes ? Nous ne le croyons pas. Essayons de faire bien connaître ce livre, où on trouve de très-bonnes choses, mais dont la tendance générale nous paraît trop, nous ne voudrions pas dire « conciliante, » parce que la conciliation est désirable en beaucoup de points, mais trop « accommodante, » trop favorable à la pratique aux dépens des principes. — L'écrivain place la société moderne en face du concile : c'est une excellente idée, et c'est l'expression même de la situation actuelle ; — il attend un très-grand bien du concile : c'est une espérance qui ne saurait être trompée ; — il fait tous ses efforts pour éviter de faire une œuvre de parti ou une œuvre de passion (p. xxxviii) : c'est une louable disposition d'esprit, et, encore une fois, nous nous plaisons à rendre justice aux bonnes intentions, au zèle pour le triomphe de l'Eglise catholique qui anime l'auteur. Le plan n'est pas moins bien tracé : le concile et son programme devant l'opinion ; le concile et la critique contemporaine ; le concile et les idées modernes ; l'Eglise et le progrès dans l'ordre politique et social ; l'Eglise et la liberté dans l'ordre moral ; l'Eglise et la liberté dans l'ordre civil et politique ; le pouvoir judiciaire dans l'Eglise et les jugements ecclésiastiques ; la nécessité et l'importance de la science pour le clergé, moyens de relever le niveau des études ecclésiastiques ; l'apologie contemporaine, ses caractères et ses éléments ; le concile du Vatican et la question de l'infailibilité, tels sont les points successivement traités, et il suffit de les indiquer pour montrer combien de questions graves soulève l'auteur anonyme, questions, du reste, qui touchent toutes plus ou moins directement aux rapports de l'Eglise et de l'Etat, à la tolérance civile et à ce qu'on aime à appeler de nos jours le progrès et la liberté. L'auteur résume les principes : « En « principe et en fait, dit-il, l'Eglise a le droit d'affirmer la vérité de « sa doctrine, à l'exclusion de toutes les doctrines qui la combattent, « et de condamner celles-ci comme étant le produit de l'erreur.... « Cette intolérance dogmatique n'a rien d'excessif ; elle est dans la « nature même des choses.... La tolérance doctrinale n'est, sous un « autre nom, que le scepticisme absolu. » Mais, continue-t-il, « si « de la région des principes nous passons dans le domaine des faits « pour en vérifier l'action sur la vie pratique des peuples, il sera

« facile de voir que ces principes sont subordonnés dans leur application aux temps, aux mœurs et aux conditions du milieu social et politique de l'humanité (p. 113). » Cela est juste, et c'est la distinction si connue de la *thèse* et de l'*hypothèse*; mais l'auteur nous paraît accorder trop à l'hypothèse, dans ce sens qu'il prend trop volontiers son parti des nécessités actuelles, si volontiers, qu'on ne voit pas bien si l'on doit désirer le retour d'une situation plus en accord avec les principes, et qu'on est même insensiblement conduit à voir un progrès utile dans cette situation. Aussi l'auteur, qui veut rester impartial, sort-il malgré lui de sa ligne pour se procurer le plaisir de mettre l'*Univers* en contradiction avec lui-même (pp. 144-156), et pour donner au *Syllabus* des interprétations libérales qui ne sont certainement pas les plus favorablement vues à Rome (pp. 156-174). Dans un autre chapitre, il défend les officialités diocésaines et en appelle le rétablissement, en montrant qu'elles « n'ont rien de contraire à notre législation moderne (p. 192); » ce n'est pas sur ce point que nous serons en désaccord avec lui. Enfin, — car nous ne pouvons qu'indiquer les points capitaux, — sur la question brûlante de l'infailibilité il est inopportuniste; il ne parle pas contre l'infailibilité, mais il désire évidemment qu'elle ne soit pas définie, et que la majorité cède à la minorité. « Si, dit-il, le pape juge, dans sa haute sagesse, qu'il soit utile et avantageux à l'Eglise de mettre un terme aux débats qui divisent les évêques et qui préoccupent si vivement l'opinion, les *opportunistes* comme les *inopportunistes* ne pourraient s'en étonner. Il n'y aurait ni vainqueurs ni vaincus. La question ne serait résolue ni en faveur des premiers, ni en faveur des derniers; elle serait tout simplement réservée, et, *en droit au moins*, la croyance à l'infailibilité personnelle du souverain-pontife ne serait aucunement atteinte.... On conçoit la sagesse de cette réserve sur une controverse où la foi n'est pas engagée. L'obligation de croire est une chose si grave, le pouvoir de lier les intelligences est un droit si auguste, que l'Eglise n'en a jamais usé qu'avec la plus grande discrétion, et pour des motifs d'une haute et incontestable opportunité, jugés et reconnus comme tels (p. 323). » Nous n'insistons pas; la question est aujourd'hui tranchée: Pie IX a jugé qu'il était opportun de calmer les agitations par une plus vive effusion de la lumière, et le saint Concile du Vatican a jugé comme Pie IX.

La brochure intitulée : *le Concile et le bas clergé français* déve-

loppe avec beaucoup d'énergie, et même de vivacité, l'une des questions examinées dans l'ouvrage précédent, celle du rétablissement du droit canonique en France, des officialités, des synodes, etc. L'auteur, qui est aussi anonyme, se trompe, à notre avis, au moins de trente mille, en estimant le chiffre des prêtres français à cent mille; mais cela ne fait rien à sa thèse, cela n'empêche pas qu'il ait parfaitement le droit d'avancer qu'en France « l'immense majorité du clergé du second ordre est ultramontain (p. 9); » que l'opinion gallicane n'ose plus se produire « parce qu'il est impossible « à un évêque français de témoigner que c'est l'opinion unanime ou « seulement générale de son clergé, tandis que les ultramontains « l'affirment hautement, parce qu'ils se sentent de beaucoup les plus « honorables, et surtout les plus nombreux dans l'Eglise universelle, « et même dans l'Eglise de France (p. 11), » et que « le rétablissement des officialités est peut-être le premier des désirs du « clergé (p. 32). » On comprendra que la délicatesse des questions soulevées dans cette brochure nous interdise d'entrer dans plus de détails; mais elle mérite d'être sérieusement étudiée; si toutes les idées n'en sont pas acceptables, beaucoup le sont; c'est un cri parti du cœur, une réclamation trop vive peut-être, et, sous certains rapports, dépassant le but, mais le cri doit être entendu, la réclamation mérite d'être écoutée. — L'auteur se résume en cinq points (pp. 45, 46) : 1° Les évêques opposants se sont peu préoccupés de leurs prêtres au sein du concile; ils ont dit le mal que ferait, d'après eux, la proclamation de l'infailibilité pontificale aux hérétiques, aux païens, à ceux qui n'ont pas de religion, et ils ne se sont pas demandé le bien qu'elle ferait à leurs collaborateurs; 2° au point de vue du dogme, l'immense majorité du clergé français croit, avec l'univers catholique, que le pape est infailible; 3° au point de vue de la discipline, il applaudit de toutes ses forces à ce qui grandira le pape; c'est la garantie de la liberté de l'Eglise; 4° les aspirations du clergé vers la liberté sont vagues et mal définies; mais ce malaise qu'il ressent de l'union de l'Eglise avec un Etat sans religion, cette main de fer qu'éteignent sur elle les plus petits fonctionnaires, portent le clergé à désirer ardemment cette séparation, tout en convenant qu'elle ne peut être que successive et réglée par le pape seul; 5° enfin, ses désirs sont pour toute réforme, ou plutôt pour tout retour aux lois de l'Eglise, que le pape jugerait utile et possible pour relever la dignité du clergé. Nous résumerons à notre tour notre

jugement en disant que le premier point et le second nous paraissent conformes à la vérité ; que le troisième et le cinquième nous semblent parfaitement acceptables ; mais que le quatrième soulève une question trop grave pour être résolue par toute autre autorité que celle de l'Église et du pape.

C'est encore la question de l'infaillibilité qui fait le fond de la lettre adressée à Mgr l'évêque d'Orléans par le P. Nicolas de Saint-Jean, ministre général de l'ordre des frères mineurs capucins et consulteur de la S. congrégation des évêques et réguliers. Mgr Dupanloup, dans sa réponse à Mgr Dechamps, a rangé parmi les théologiens gallicans le célèbre Thomas de Charmes, théologien de cet ordre : le P. Nicolas de Saint-Jean prouve que c'est à tort. Thomas de Charmes, à cause du peu de liberté dont jouissaient les écrivains français de son temps, a réservé la question « de droit, » mais il a traité la question « de fait, » en démontrant que jamais pape n'a erré dans une définition de foi *ex cathedra* : *Nullus unquam pontifex, EX CATHEDRA pronuntians, erravit in fide aut moribus*, de manière à ne laisser aucun doute sur le fond même de sa croyance. Après avoir établi ce point, le P. Nicolas de Saint-Jean discute les conditions indiquées par Thomas de Charmes comme nécessaires à une définition *ex cathedra*, et, tout en se séparant de lui sur l'une de ces conditions, il montre que le célèbre théologien se séparait lui-même très-nettement des théologiens gallicans. Cette lettre, qui ne se compose que de quelques pages, est nette et vigoureuse autant que calme et modérée. On y remarquera ce passage, qui concilie si bien l'utilité des conciles généraux avec l'infaillibilité du pape : « La
« théologie voit dans les conciles généraux le magistère *solennel* de
« l'Église tout entière ; mais elle reconnaît aussi le magistère *perma-*
« *ment et ordinaire* du pape, la tête de l'Église. Nous reconnaissons
« l'utilité des conciles, où tous les pasteurs réunis sont, comme les
« rayons du soleil, concentrés dans un même foyer de lumière,
« pour échauffer et éclairer le monde. Mais comment méconnaître,
« en lisant l'histoire des hérésies, la nécessité du magistère *perma-*
« *ment des pontifes* (p. 3) ? »

Saint Joseph et le concile, discours prononcé à l'ouverture de la chapelle Saint-Joseph, à Rochampton, le 19 mars 1870, par le P. Galwey, de la compagnie de Jésus, et traduit de l'anglais par le P. Turquand, de la même compagnie, est aussi une thèse soutenue en faveur de l'infaillibilité pontificale. Les catholiques anglais n'ont

pas été moins que les autres agités par cette grande question ; le P. Galwey, recteur de la maison de Rochampton, a voulu apaiser les âmes, et le discours d'inauguration qu'il devait prononcer lui a fourni pour cela une occasion favorable. Partant d'une certaine analogie entre une époque de la vie de saint Joseph et la crise que les fidèles traversent en ce moment, il est parvenu avec un rare bonheur à dissiper les nuages et à calmer les appréhensions. Tout est clair et saisissant dans ce discours, toutes les objections sont réfutées, les grandes preuves de l'infaillibilité pontificale sont exposées et mises dans une vive lumière : c'est un véritable service qu'a rendu le P. Turquand par la traduction élégante et fidèle qu'il vient de donner de ce discours, qui a fait une profonde impression sur les catholiques d'Angleterre. Le P. Galwey est heureux surtout dans la manière pittoresque et populaire dont il présente sa pensée : « La crainte, dit-il
« par exemple, la crainte de voir les pères du concile, le pape à leur
« tête, entraînés par leurs passions ou leurs préjugés, ou bien faute
« de connaissances historiques et critiques, affirmer solennelle-
« ment une fausseté, et tromper ainsi le troupeau confié à leur
« garde, ne peut échapper à une sévère condamnation qu'en raison
« de la peur qui trouble l'âme au point de la faire déraisonner. Car,
« de deux choses l'une : ou bien cette peur est la crainte irréfléchie
« de l'enfant qui redoute que le ciel ne tombe, et alors il nous est
« permis d'en sourire ; ou bien celle d'un homme fait, connaissant
« à fond son catéchisme, qui, avec réflexion et de propos délibéré,
« nourrit la pensée que le concile du Vatican peut définir une er-
« reur et le saint-siège la ratifier, et alors c'est une calomnie contre
« l'Eglise de Jésus-Christ (p. 44). » Il y en a qui craignent, si l'infaillibilité est proclamée, d'avoir tous les jours une nouvelle définition de foi. « Qu'importe, dit le P. Galwey, si la Providence garantit le
« saint-siège contre l'erreur ? Les définitions multipliées ne rappel-
« leraient-elles pas la manne que les enfants d'Israël recueillaient
« tous les jours ? Qui oserait affirmer que l'abondance des vérités
« imposées à notre foi soit un malheur pour nous (p. 20) ? » Mais le
pape infaillible deviendra une autorité tyrannique. « Pourquoi, ré-
« pond le P. Galwey, pourquoi Dieu, dans sa prévoyante sollicitude,
« aurait-il assuré aux fidèles un enseignement infaillible, et ne les
« aurait-il pas également préservés d'une tyrannie fatale à leur sa-
« lut (p. 20) ? » Nous regardons le discours du P. Galwey comme l'une des meilleures brochures à répandre parmi les catholiques qui

s'effraient avec si peu de raison de la définition de l'infailibilité pontificale.

La brochure latine, intitulée : *de Concilio Vaticano*, que l'auteur soumet « au jugement infailible du pontife romain, » nous invite à une étude sur l'ensemble des travaux du concile. Il y a là un petit traité parfaitement et très-clairement divisé, touchant à une multitude de points fort importants, et résolvant sinon toutes les questions, au moins la plupart, de la façon la plus heureuse. Nous sommes, se dit l'auteur anonyme, en présence d'un concile « universel, » dont l'œuvre doit aussi être « universelle. » Pour qu'il atteigne son but, il faut considérer deux choses : d'abord, l'état actuel du monde, avec ses maux et ses erreurs ; ensuite, les remèdes qui pourront être apportés. Les maux sont nombreux : c'est l'université de l'iniquité, *universitas iniquitatis* ; mais ils attaquent trois chefs : l'autorité surnaturelle, qui descend du Père ; la doctrine révélée, que le Verbe incarné nous a apportée ; la sainteté, qu'inspire la grâce du Saint-Esprit, c'est-à-dire tout l'Évangile, qui est le témoignage et le testament de toute la Trinité. L'autorité surnaturelle est attaquée dans ses deux principes : le pontificat, par tous les ennemis du saint-siège ; l'épiscopat, par le laïcisme. La doctrine est attaquée par le rationalisme, avec ses différentes branches : athéisme, panthéisme, positivisme, morale indépendante, déisme, etc. La sainteté est attaquée principalement par le *maçonnisme*, qui substitue l'hypocrisie à la vertu ; par le spiritisme, qui familiarise l'homme avec le démon et rejette l'éternité de l'enfer ; par l'abus qui souille le mariage et tout le genre humain dans sa source. Voilà les maux auxquels il faut porter remède. Comment sauver l'autorité, la doctrine et la sainteté ? — 1° L'autorité. Le concile aura à la relever, d'abord dans le pontife romain, en défendant son siège, en fortifiant la situation extérieure de ce siège, en exaltant la personne même du pontife par la définition de l'infailibilité. Ici, l'auteur émet la pensée que les dignitaires de l'Église romaine et le pape lui-même devraient être choisis dans l'univers entier, parce que le pontife romain est l'évêque universel, et que ses conseillers et ses ministres, venant de partout, comprendraient et sentiraient mieux les besoins universels de l'Église. On peut désirer comme lui que la chose devienne possible, et l'on sait que Pie IX a déjà, partiellement, établi en fait ce que l'auteur voudrait voir établi en droit (pp. 8, 9, 10). Mais nous ne pouvons partager son autre opinion, qui consiste à se

demander s'il ne serait pas utile que la visite *ad limina apostolorum* fut transformée en conciles décennaux (p. 11). Nous savons bien qu'il ne demande pas la réunion périodique des conciles par les mêmes motifs que Mgr Maret ; mais il y a là un point de ressemblance qui doit exciter la défiance. En ce qui concerne l'autorité dans l'épiscopat, l'auteur émet le vœu que l'exercice de la juridiction dans l'Eglise soit bien déterminé, et que le concile rédige ou fasse rédiger un code hiérarchique ou ecclésiastique simple, clair et court. Examinant ensuite les rapports de l'épiscopat avec le pouvoir civil, il se prononce formellement contre la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Nous traduisons ici la raison qu'il donne de son sentiment, et qui réfute très-bien le vœu exprimé dans la brochure dont nous avons parlé plus haut : *le Concile et le bas clergé français* : « Quelques-uns veulent la séparation des deux pouvoirs ; mais la séparation de l'Etat et de l'Eglise n'est autre chose que la séparation des deux ordres de la nature et de la grâce, du corps et de l'âme, séparation qui est la mort ; or, il vaut mieux avoir le corps et l'âme unis, quoique d'une manière imparfaite et malade, que de les séparer. Ainsi, pour les peuples, vaut-il mieux avoir un Etat mal uni à l'Eglise, que d'avoir un gouvernement tout à fait séparé d'elle, et, ce qu'il serait impossible d'éviter dans ce cas, formellement opposé à cette Eglise. Par le fait, le sacerdoce et l'empire ont été rarement en parfait accord ; mais le corps et l'âme, depuis la chute originelle, ne sont pas non plus parfaitement unis.... Il ne faut donc pas rompre les rapports mutuels entre l'Etat et l'Eglise, mais les corriger et les améliorer, selon l'union, la distinction et l'ordre des deux pouvoirs, de la même manière que les docteurs décrivent l'union, la distinction et l'ordre de la théologie et de la philosophie (p. 12). » — 2° La doctrine. L'auteur examine deux points : ce qu'il y a actuellement à proposer et à définir dans le concile ; ce qu'il faut préparer pour l'avenir dans l'intérêt de la défense et de la propagation de la vérité. Dans le présent, établir les préambules de la foi (ce que le concile a déjà fait), repousser l'indifférentisme, le communisme, le libéralisme, l'humanitarisme, et, en général, ce qui a été condamné dans le *Syllabus*, et fortifier le dogme de la divinité de Jésus-Christ par de nouveaux honneurs accordés à la sainte Vierge, mère de Dieu, immaculée dès sa conception, et enlevée au ciel, en corps et en âme, par son admirable ascension. Quant à l'avenir, il faut pourvoir à l'instruction catho-

lique des enfants, du clergé et des fidèles; et ici vient la demande d'un *Catéchisme universel* (ce vœu est accompli), et de mesures à prendre à l'égard des journaux. — 3° La sainteté. L'auteur examine les moyens de la promouvoir dans les laïques, dans les prêtres et dans les religieux. — On voit que le plan de rénovation est complet. L'auteur y ajoute des considérations spéciales sur ce qu'il appelle le particularisme soit gallican, soit italien, et il montre très-bien qu'il faut extirper le gallicanisme, qui tend à la destruction de l'unité de l'Église, en même temps que l'italianisme, qui tend à absorber l'Église à son profit. Dans le gallicanisme, il distingue le gallicanisme extrême et le gallicanisme modéré, et il conclut contre le dernier aussi bien que contre le premier, parce que la logique mène forcément de l'un à l'autre. Pour l'italianisme, il le distingue en politique et clérical : le premier, qui veut l'unité italienne, la résurrection de l'antique césarisme et la destruction du saint-siège ; le second, qui cherche trop à donner à l'Italie la prédominance religieuse sur le reste du monde. En tous cas, il estime « qu'il vaudrait mieux garder l'un et « l'autre mal, que de supprimer l'un des deux en laissant subsister « l'autre, parce qu'ils se contrebalancent un peu l'un l'autre « (p. 23). » C'est un sentiment qui a son originalité ; mais nous estimons, à notre tour, que ce qui importe le plus, c'est que l'erreur qui existe d'un côté soit confondue, et que les abus qui peuvent exister de l'autre soient réformés. C'est tout ce qu'il nous convient de dire sur un opuscule qui a une sérieuse valeur, qui témoigne du zèle, de la science et de la largeur des vues de son auteur, et qui a reçu l'*imprimatur* de l'archevêché de Lyon, à la date du 20 février 1870.

J. CHANTREL.

20. LA MORALE dans les campagnes, par M. A. AUDIGANNE. — 1 volume in-42 de 384 pages (1870), chez Didier et Cie ; — prix : 3 fr. 50 c.

Ce volume ne tient pas toutes les promesses du titre, qui semble annoncer une enquête approfondie sur la situation morale des campagnes : si l'on excepte quelques détails sommaires sur les mœurs et les habitudes d'un petit nombre de contrées, il ne donne que des considérations et des faits économiques ; par suite, nous serons courts et rapides.

L'auteur étudie trois groupes : l'un appartient, dans le département de la Dordogne, à la vie exclusivement agricole ; un autre, dans le département de l'Ain, a fait, en 1834, en 1842 et en 1862, des

toire de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle, publiée pour la première fois en 1605, après la mort de l'auteur, est une des sources les plus abondantes et les plus sûres, pour les origines du calvinisme surtout. Mais, sauf les rares savants qui le consultent encore, le public lettré ignore complètement ce livre et tous les autres ouvrages du docte et courageux apologiste, dont le nom même est oublié dans certains ouvrages très-volumineux, où abondent les personnages insignifiants. Il était donc bien à propos, dans l'intérêt commun de la littérature française, de l'histoire et de la théologie, de tirer de l'oubli une mémoire si précieuse et des œuvres si savantes. — M. Tamizey de Larroque a mis à ce travail l'exactitude scrupuleuse, l'érudition sûre, variée et presque surabondante, la curiosité minutieuse et pourtant attachante et sympathique, qu'il apporte à toutes ses recherches bien connues des bibliophiles et des fureteurs de ce temps. La rédaction de cet essai, et surtout des notes plantureuses qui en accompagnent presque toutes les pages, accuse des habitudes de travail et des scrupules de véracité qui ne sont plus de notre époque, mais auxquels notre époque ne se laissera que mieux gagner. Le fait est que, malgré l'appareil critique qui les défend, le texte et les notes de cet *Essai* se font lire avec un intérêt constant, qui ne permet pas de faire un reproche sérieux à l'auteur, comme nous en étions tentés d'abord, de n'avoir pas établi la moindre division dans un travail d'assez longue haleine. Ses parties principales se dessinent du reste nettement d'elles-mêmes.

M. Tamizey de Larroque raconte d'abord tout ce qu'on sait de la vie de Florimond de Raymond, né à Agen vers 1540, élevé à Bordeaux, à Paris et à Toulouse; attiré quelque temps par les nouveautés des prédicants calvinistes, — c'est pourtant à tort que beaucoup d'auteurs, et dernièrement Mgr Ræss, évêque de Strasbourg, ont cru qu'il avait été huguenot; — raffermi dans la foi par la vue « du grand et fameux miracle de Laon » (l'exorcisme de Nicole de Ver vins en 1566); devenu à trente ans membre du parlement de Bordeaux, où il remplaça son ami Michel Montaigne; occupé dès lors des travaux de sa charge et de la composition de ses ouvrages (*l'Erreur populaire de la papesse Jeanne*, 1588; *l'Anti-Christ*, 1595) jusqu'à sa mort, qui arriva le 17 novembre 1601. Sur presque tous ces points, l'auteur cite d'ordinaire les souvenirs autobiographiques que Raymond, avec sa verve méridionale, ne se fait pas faute d'in-

roduire dans ses livres; il nous fait connaître, avec de non moins curieuses citations, les rapports de son auteur avec les hommes les plus illustres du xvi^e siècle, du Plessis-Mornay, le pape des huguenots, Baronius, le père des *Annales ecclésiastiques*, l'humaniste Juste Lipse, les poètes de Brach et Du Bartas, etc. Surtout, il le défend avec succès contre les calomnies dont il a été l'objet de la part des calvinistes de son temps, dont Bayle s'est trop docilement fait l'écho. Le polémiste leur avait porté des coups terribles, qu'ils ont cru parer en attaquant la moralité du juge. On peut dire que, sauf cette part de passion dont nul n'est complètement exempt aux époques de luttes politiques et religieuses, rien ne subsiste de ces accusations après la discussion impartiale du biographe. Ce qui ressort même de plus clair des pages érudités et calmes de cet *Essai*, c'est que Florimond de Raymond, malgré sa vivacité gasconne, son zèle ardent, ses opinions bien tranchées en faveur des jésuites et des ultramontains, mérite, mieux que la plupart de ses contemporains, le titre d'esprit conciliant et d'écrivain modéré. Presque tous les critiques, même catholiques, en parlent bien autrement; mais il y a tant de procès à réviser dans notre histoire religieuse, politique et littéraire!

On a reproché à M. Tamizey de Larroque d'avoir à peine essayé l'appréciation littéraire de son héros, et d'avoir fait connaître ses livres par des citations morcelées plus que par des analyses suivies. Il n'en est pas moins vrai que, dans ce piquant travail sur un apologiste oublié, l'homme est complètement étudié, et que le lecteur a tous les éléments nécessaires pour juger l'écrivain. *L'Essai sur Florimond de Raymond* doit donc être recommandé sans réserve aux amis de la religion catholique et de la littérature française, comme une œuvre de saine et curieuse érudition, de critique éclairée et de ferme justice.

LÉONCE COUTURE.

46. FAITS surnaturels de la vie de Pie IX, par le P. HUGUET; — 3^e édition, notablement améliorée. — 1 volume in-18 de vi-144 pages (1870), chez P. N. Josserand, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Bruxelles et à Paris; — prix : 50 c.

Ce petit volume contient beaucoup de faits intéressants; il est rédigé avec cœur, et dans un sentiment de grand dévouement et de profonde admiration pour l'auguste Pie IX. Il a été parfaitement accueilli des fidèles, puisque en très-peu de temps il a atteint une troisième édition, qui vraisemblablement ne sera pas la dernière.

L'auteur fait, dès la première page, un aveu : « Nous ne nous dis-
« simulons pas, dit-il, tout ce qu'il y a de *grave* et *d'extraordinaire*
« dans la publication des faits surnaturels d'un homme encore vi-
« vant. » C'est extraordinaire, effectivement, et fort grave, si l'on
veut consulter les règles d'un peu près ; et, pour notre part, tout en
admirant les merveilles qui nous sont ici racontées, nous aurions
jugé plus convenable, plus respectueux même et surtout plus ca-
nonique, d'attendre quelques années avant d'offrir au public un tel
titre et une telle publication. A personne, si ce n'est à l'Eglise et
au saint-siège, il n'appartient de qualifier quoi que ce soit de *surna-
turel*. L'excuse du P. Huguet est-elle suffisante ? « On conviendra
« avec nous que l'auguste Pie IX n'est pas un homme ordinaire. »
Mais quel saint fut un homme ordinaire ? et cependant, avec quelle
discretion ne parle-t-on pas de lui tant qu'il vit ? Le jour viendra,
nous n'en doutons pas, où les œuvres merveilleuses de notre incom-
parable pontife seront l'objet de l'examen institué par l'Eglise dans
les causes de béatification et de canonisation, et nous croyons qu'elles
en sortiront déclarées *surnaturelles, miraculeuses* ; c'est presque de
l'évidence, et il n'y a aucun mérite à le prévoir ; mais il serait bon
de ne pas devancer cette sentence, du moins par des livres. Des ré-
cits de journaux ne sont plus dans les mêmes conditions, on le
comprend ; l'allure, les besoins, les informations incessantes d'une
feuille quotidienne, la placent dans une sorte de nécessité de donner
tous les faits à mesure qu'ils se produisent, et on attache une moin-
dre importance à la manière dont elle les qualifie dans la rapidité de
la rédaction. Le livre est écrit à tête reposée, sur de bonnes informa-
tions : c'est autre chose.

Du reste, il est impossible de méconnaître le doigt de Dieu, di-
sons le mot, l'intervention du miracle dans plusieurs des traits qui
sont ici rapportés ; les guérisons, surtout, ne s'expliqueront pas au-
trement, et il y en a de démontrées. Gloire à Dieu, dont les miséri-
cordes sont infinies, et qui n'en a pas déshérité notre temps ! Ne
fût-ce que le maintien du saint-siège et sa victoire, depuis douze
ans, au milieu de tant d'ennemis ; ne fût-ce que la santé, l'énergie
sainte, l'invincible confiance de Pie IX, nous dirions qu'il y a miracle,
que le surnaturel déborde.

Le petit livre du P. Huguet contient donc l'histoire des guéri-
sons, des conversions ; il y a joint plusieurs prédictions qui, long-
temps d'avance, ont annoncé notre grand pape, non-seulement en

dépeignant le caractère de son pontificat, mais en l'appelant par son nom. Comme il fallait arriver à un volume, l'auteur a eu recours au remplissage : un mot de bonté du pape (p. 39), les prières des zouaves pontificaux (p. 47), la prophétie du concile par Holzhauser (p. 64), celle de sainte Catherine de Sienne sur le triomphe de l'Eglise (p. 91), etc., devaient-ils figurer dans les *faits surnaturels* de la vie de Pie IX? Nous trouvons ailleurs (p. 89) l'indication d'une source assez singulière : « Extrait d'un livre admirable, p. 63, « Augsbourg, 1815. » On nous renvoie encore à divers journaux, le *Rosier de Marie*, la *Verità*, la *Foi picarde*, l'*Univers*, sans donner l'année ni le numéro.

La lecture de cet ouvrage n'en est pas moins attachante ; il en reste un parfum d'édification qui fera du bien à plus d'une âme, et qui a ravi la nôtre à ce point de vue particulier. V. CORDEMAIS.

47. LA FAMILLE REYDEL, par Mme BOURDON.— 1 volume in-12 de 284 pages (1870), chez Putois-Cretté (*Bibliothèque Saint-Germain*) ; — prix : 2 fr.

Une respectable aïeule et ses trois petites-filles, Esther, Albine et Geneviève, habitant la Pêcherie, joli château dans un site charmant sur les bords de la Saône, près de Mâcon, sont les principaux personnages de cette histoire. « Cette famille appartenait à la forte race « des propriétaires campagnards, qui fournissent au clergé, à la « magistrature, à l'armée, à l'industrie, tant de sujets excellents « qu'une éducation virile a trempés pour les luttes et le dévouement « des grandes carrières (p. 1). » Un cinquième personnage, M. de la Ferté, gendre de l'aïeule et tuteur des jeunes filles, habite le voisinage. Un vieux serviteur et les anciens du pays parlent bien encore quelquefois en secret d'un autre membre de la famille, Maxime Reydel de Romenay, fils aîné d'un premier mariage de Maximilien Reydel, époux de l'aïeule ; mais, injustement déshérité de ses droits à la mort de son père, il a séparé ses intérêts de ceux de sa belle-mère et des enfants de celle-ci, il a quitté le pays, et bientôt il a été à peu près oublié dans sa province natale.

Exposer les conséquences funestes de cette injustice, et le dévouement des trois jeunes filles pour la réparer, de concert avec leur tuteur, tel est le sujet de ce volume. Elles feront ce que ne veut point faire leur aïeule, aveuglée sur ses torts par une exagération de tendresse maternelle coupable à leurs yeux. Longtemps ignorantes de cette injustice, elles ont entouré leur respectable aïeule de véné-

Les fouilles de Khorsabad furent interrompues pendant huit ans. En 1851, le nouveau consul de France, M. Place, les reprit, sur l'ordre de son gouvernement, jusqu'en 1855, et se trouva en mesure, à la suite de cette période de quatre ans, de fournir des matériaux beaucoup plus abondants que ne l'avait pu faire M. Botta, dont les recherches n'avaient duré que quelques mois. Intrépide et habile explorateur, M. Place a retrouvé plus de deux cents chambres d'un palais qui était la résidence officielle du monarque, le harem, les logements des officiers, les cuisines, les magasins, un temple, une tour semblable à celle de Babylone, qui s'élevait dans l'enceinte du palais ; il a retrouvé des peintures, des statues, des ornements, des instruments de toute sorte. Il a saisi la vie assyrienne sur le fait.

C'est le résultat de toutes ces recherches, de tous ces travaux, que M. Cavaniol résume dans le présent volume, au point de vue de l'architecture principalement. Nous visitons avec lui, d'abord les ruines chaldéo-assyriennes, puis celles de l'Assyrie proprement dite, de beaucoup les mieux conservées, et enfin Babylone. Nous avions espéré pouvoir résumer nous-mêmes tout cela pour le profit de nos lecteurs : mais il y faudrait un nouveau livre, et il est plus simple de renvoyer à celui dont nous signalons ici le mérite scientifique et la bonne rédaction. Bornons-nous à dire qu'on reste stupéfait devant l'immensité de ces constructions antiques, toutes en briques ou en terre, élevées sur des monticules formés à ce dessein, et où l'on a retrouvé la voûte, dont on attribuait l'invention aux Romains et aux Etrusques. Le temps que l'on mettait à achever ces énormes édifices n'est pas moins surprenant, et les inscriptions disent tout à cet égard : tel palais à gigantesques proportions était décrété, bâti, décoré, habité dans l'espace de six ans ! Les murailles, même les simples séparations des chambres, sont d'une épaisseur de plusieurs mètres. Des murs d'enceinte ont 24 mètres sur une longueur de 7 kilomètres (p. 117) ! Des cloisons de 4 et 5 mètres d'épaisseur sont fréquentes, et on en a trouvé qui mesuraient jusqu'à 8 mètres. On y a aussi rencontré l'ogive, ogive évasée, ogive étroite, le tiers-point, l'ellipse, etc. (p. 197). Les gravures jointes au texte rendent les explications sensibles.

Un très-grand nombre de notes fort savantes couvrent le bas des pages, avec l'inconvénient de tirailler l'attention et de hacher une lecture qu'on voudrait poursuivre d'un trait. Loin de nous l'idée qu'il eût été mieux de les rejeter dans un supplément, car le lecteur

n'y recourt que bien rarement. Ce qui nous eût semblé meilleur, c'eût été de fondre la plupart de ces notes dans le texte même, où elles rentreraient facilement par leur nature et par le style. — A la page 76, M. Cavaniol a de la peine à expliquer pourquoi les salles assyriennes étaient longues et étroites : il ne devrait pas ignorer que ce genre de construction est général en Orient, et encore pratiqué par les Arabes de l'Algérie, qui prétendent avoir ainsi plus de fraîcheur. Les constructions mauresques de l'Andalousie ont toutes aussi ce même cachet. Les brusques différences de niveau dans les pièces n'indiquent pas non plus la diversité des époques de construction, ainsi que l'auteur l'imagine (p. 102) ; c'est encore là un usage oriental, remarquable dans les alcazars de Grenade et de Séville, comme dans les maisons d'Alger, de Damas, de Beyrouth : on prétend aider ainsi à la circulation de couches d'air rafraîchissantes. — Enfin, quant aux barils d'argile fixés, par leur extrémité pointue, dans la terre, le sable ou le mortier, les fouilles de Pompéi démontrent que les occidentaux eux-mêmes ne conservaient pas autrement leur vin au fond des caves (p. 181).

V. POSTEL.

60. **ŒUVRES inédites** du comte Joseph DE MAISTRE (*Mélanges*), publiées par M. le comte Charles DE MAISTRE. — 4 volumes in-8° de x-552 pages (1870), chez Vatou frères ; — prix : 6 fr.

Avant tout, remerciements à M. le comte Charles de Maistre, pour avoir tiré de ses archives de famille ces pages de son illustre aïeul, et pour les avoir livrées au public, dont elles étaient aussi le patrimoine. Les pages d'un tel penseur, d'un tel écrivain, sont, en effet, le bien de tous, et une famille particulière ne pourrait les garder sans faire tort à la grande famille humaine.

Quel homme que Joseph de Maistre ! Quels livres que *le Pape*, *l'Eglise gallicane*, lus à la clarté du concile, qu'eux-mêmes, si nous osions le dire, ils éclairent ! que *les Soirées de Saint-Petersbourg*, avec leurs grandes considérations sur la guerre et sur le gouvernement de la Providence, au milieu des événements actuels ! Les *Mélanges* publiés aujourd'hui ne sont pas d'une aussi bonne époque. Ecrits en pleine révolution, dans les dernières années du xviii^e siècle, ils sont antérieurs au plein épanouissement du génie de l'auteur. Mais, contemporains des *Considérations sur la France*, qui déjà l'annonçaient tout entier, ils font plus que l'annoncer eux-mêmes, ils le renferment plus qu'en germe, ils le montrent avec la pensée de

toute sa vie, avec son style unique. Quelques traits de plume à passer sur quelques répétitions et quelques négligences, s'il les eût publiés lui-même, et ce ne serait guère au-dessous de ce qu'il a écrit de meilleur. Mais ce qui frappe par-dessus tout, c'est l'immuable constance de cet homme dans ses convictions, la parfaite harmonie de son œuvre. C'est bien lui qui aurait pu prendre pour épigraphe : *Qualis ab incepto!* Cette unité harmonieuse se retrouve jusque dans ce volume de *Mélanges*. La France et la révolution, en effet, voilà, en dehors de ses nobles passions religieuses, tout l'amour et toute la haine du comte de Maistre. Or, c'est par un hommage à la France qu'il débute, à la France prédestinée par sa position géographique, par sa constitution intérieure, par son goût cosmopolite, par sa langue *moyenne* ou universelle, par son éloquence, à faire le destin de l'Europe et du monde; et c'est la guerre à la révolution qui le remplit. Si l'on désire une unité plus étroite encore, et, en quelque sorte, plus individuelle, disons qu'il n'est qu'une réfutation de J.-J. Rousseau.

Il débute, avons-nous dit, par un fragment sur l'influence française, il continue par la guerre à la révolution, et il finit, ajoutons-nous, par des *Réflexions sur le protestantisme*. Eh bien, qui a fait Rousseau, sinon le protestantisme? Qui a fait l'influence de ce Genevois, sinon la langue employée par lui? — car, « lorsqu'on prêche « en français, l'Europe écoute et comprend (p. 13). » — Et Rousseau, qu'a-t-il fait? Il a fait la révolution, son œuvre à lui bien plus qu'à Voltaire et à toute l'*Encyclopédie*. Fils du protestantisme, père de la révolution, voilà Rousseau; et Rousseau réfuté dans ses doctrines antisociales, flétri dans le résultat détestable de ces doctrines, voilà le livre. — *Etat moral de la société française dans les années qui précèdent la révolution; — de la République française et de ses législateurs*, deux autres fragments sur la France, qui achèvent l'exorde du volume, et déjà le contiennent, comme tout bon exorde contient le discours. Profondément corrompue, la société française n'était pas faite pour la liberté, ni, par conséquent, pour la république, et ses législateurs tentaient œuvre impossible. En effet, ce n'est pas le gouvernement qui fait les mœurs, ce sont les mœurs qui font le gouvernement; ce sont les mœurs, et aussi le passé, toutes les institutions antérieures; et la pire, la plus dangereuse des folies, c'est de croire qu'on puisse improviser, créer d'un mot un gouvernement, une constitution, qu'on puisse même les refaire; plus encore qu'on

le puisse par une assemblée d'hommes, incapable de toute invention et de tout système. *Sine matre creatam!* Ce que Montesquieu a dit orgueilleusement de son *Esprit des lois*, on doit le dire du gouvernement, « force indéfinissable, ressort divin (p. 35), » qui n'est jamais fait ou même choisi par l'homme, mais qui est imposé, en quelque sorte, à un peuple par sa situation dans le monde, par son climat, par son tempérament, et qui, pour être bon et durable, doit être mérité et entretenu par les mœurs, car on n'a jamais que le gouvernement qu'on mérite. Telle est l'idée-mère de ce livre, reproduite en vingt endroits et partout appliquée.

En fait d'application, voyez, par exemple, ce qu'a produit la révolution française dans sa tentative de faire un gouvernement et de constituer à nouveau le pays. Lisez le curieux fragment intitulé : *Bienfaits de la révolution* (pp. 45-177), fragment composé lui-même de mille autres fragments ou de citations empruntées aux journaux et aux discours des révolutionnaires. Là, l'auteur a dit : « Toutes les vérités se trouvent dans les papiers républicains ; il suffit de les savoir lire. » Et encore : « Certains traits de la révolution française perdent à être noyés dans l'ensemble des événements : il faut les en tirer, il faut les *sertir*, pour ainsi dire, afin qu'ils brillent de tout leur éclat ; » programme qu'il a admirablement rempli dans cet opuscule. Comme il a su lire ! comme il a bien choisi ses extraits ! comme il a *serti* ces singuliers joyaux ! comme il les a enchâssés dans ses cadres et éclairés de ses réflexions ! Et aussi, de quel terrible *éclat* brille l'œuvre révolutionnaire ! Quel tableau, non-seulement du passé, mais du présent, mais de l'avenir, mais de tout peuple qui goûte ou qui convoite les *bienfaits* de la révolution !

Le fragment le plus considérable du volume (pp. 177-443) porte pour titre : *Etude sur la souveraineté* ; fragment néanmoins inachevé, simple *esquisse*, a écrit l'auteur sur la dernière page, et « qui n'a même pas été relue. » Suivant nous, c'est de cet écrit que Joseph de Maistre voulait parler à M. de Bonald lorsqu'il lui écrivait : « Est-il possible que la nature se soit amusée à tendre deux « cordes aussi parfaitement d'accord que votre esprit et le mien ! Si « jamais on imprime certaines choses, vous retrouverez jusqu'aux « expressions que vous avez employées, et certainement je n'y aurai « rien changé. » En effet, sur l'origine de la société, sur la souveraineté du peuple, sur la nature de la souveraineté en général, sur les souverainetés particulières, sur les législateurs et les fondateurs

de nations, sur les constitutions politiques, sur les différentes et les meilleures formes de gouvernement, accord parfait de pensées et quelquefois d'expressions, entre de Maistre et de Bonald, alliance offensive et défensive contre l'ennemi commun, à savoir, contre Rousseau. C'est là qu'est surtout développée l'idée-mère dont nous parlions plus haut, sur la divinité de l'origine de tout gouvernement, et aussi, en un certain sens, sur sa fatalité : en ce sens qu'un seul gouvernement est destiné et comme imposé à chaque peuple, qui n'est libre qu'en le méritant le meilleur possible en lui-même et dans ses perfectionnements, c'est-à-dire le plus approprié à sa nature particulière, à son rôle, à son développement dans le monde. De toutes les formes de gouvernement, Joseph de Maistre n'en exclut donc aucune, pas plus la démocratie que l'absolutisme ; et, tout en attendant encore le contrôle du temps et de l'expérience, il loue la forme intermédiaire, la forme anglaise, pourvu qu'on ne l'importe pas violemment et *a priori* chez un peuple pour qui elle n'est pas faite. Toutefois, comme son illustre ami, il préfère la monarchie, et même la monarchie absolue, et il la préfère dans l'intérêt du peuple ou des masses, c'est-à-dire par une sorte de démocratie ou de philanthropie. A l'encontre de tous les enthousiasmes de collège, il va jusqu'à préférer, à ce point de vue, Tibère aux Gracques, le règne des Césars à celui des Verrès, parce que, dit-il, tyrannie pour tyrannie, la pire n'est pas celle qui ne pèse guère que sur les capitales, et même sur les premières classes des capitales ; c'est celle qui écrase les provinces et le peuple, dont les parleurs classiques de liberté et d'humanité, de philanthropie et de bonheur général, ne tiennent aucun compte. Or, ajoute-t-il, « non-seulement de bons empereurs valaient mieux « que la république pour la masse des hommes, mais je suis persuadé « que, sous les empereurs vicieux et même détestables, les sujets « furent plus heureux que sous la république (p. 397). » Paradoxe césarien, dira-t-on peut-être ; paradoxe tant qu'on voudra, mais que ne saurait négliger la philosophie de l'histoire de l'empire romain. — C'est contre Rousseau qu'était dirigée en grande partie l'*Etude sur la souveraineté* ; contre Rousseau exclusivement, contre l'auteur du *Discours sur l'inégalité des conditions parmi les hommes*, est lancé l'écrit suivant, où sont établies ces deux propositions : « L'homme est sociable par son essence ; — il naît mauvais dans une « partie de son essence. » — Des cinq fragments d'inégale étendue dont se compose le volume, nous préférons le dernier, presque le

plus court, celui qui est intitulé : *Réflexions sur le protestantisme dans ses rapports avec la souveraineté*. C'est, comme on voit, le complément de l'étude sur laquelle nous avons insisté davantage, en raison de la place plus considérable qu'elle occupe dans le livre ; c'est aussi, nous l'avons dit, le signalement originaire de toutes les erreurs politiques ailleurs combattues, erreurs passées du protestantisme dans le *Contrat social*, et du *Contrat social* dans la révolution. Qu'est-ce, en effet, que le protestantisme ? C'est l'insurrection de la raison individuelle contre la raison générale, contre l'autorité divine et contre l'autorité humaine, contre toute autorité ; en sorte que, né rebelle, le protestantisme a érigé l'insurrection en loi et en devoir, et en a fait son état habituel. Tandis que le christianisme catholique s'est partout établi sans jamais entrer en lutte contre l'autorité civile, c'est à l'autorité civile que le protestantisme a partout déclaré la guerre, non-seulement chez les nations qui l'ont repoussé, mais chez celles même qui l'ont adopté comme religion d'Etat. Hérésie civile, par conséquent, autant qu'hérésie religieuse, le protestantisme était « le grand ennemi de l'Europe, qu'il importait d'é-
« touffer par tous les moyens qui n'étaient pas des crimes (p. 540). » Or, ce n'était pas un crime de combattre les armes à la main ses excès armés ou non armés, ni de se liguier pour écarter du trône de la France catholique un roi protestant, ni de révoquer un édit arraché par la force, etc. ; et si, dans les guerres religieuses, dans les mesures politiques employées par les gouvernements, il y a eu de ces crimes inséparables de toute action humaine, ce n'est pas au catholicisme, c'est-à-dire à l'autorité légitime et en possession, qu'il faut en demander compte, c'est au protestantisme, c'est-à-dire à la révolte. « L'humanité en corps a droit de reprocher la Saint-Barthé-
« lemy au protestantisme, car, pour l'éviter, il n'y avait qu'à ne pas
« se révolter.... Si, dans une guerre excitée par des rebelles, il périt
« cent mille hommes de part et d'autre, du côté de la souveraineté
« on a *donné cent mille morts*, et de l'autre on a *commis cent mille*
« *meurtres*... Ainsi, dans la lutte terrible du xvi^e siècle, c'était,
« d'un côté, la rébellion qui attaquait, et, de l'autre, la souveraineté
« qui se défendait ; et, quand les excès auraient été égaux de part et
« d'autre, le parti mauvais par caractère et par essence ne pouvait
« faire de reproche à celui qui ne l'était que par accident (pp. 547,
« 522.) »

Nous voilà bien loin de la tolérance, de la liberté de conscience,

de toutes les maximes constituant ce qu'on appelle l'esprit moderne ; mais nous n'en sommes que plus près de la vérité, ou plutôt nous tenons la vérité même, que le génie de Joseph de Maistre n'a pu encore faire pénétrer dans certains esprits catholiques, mais que le grand concile du Vatican imposera bientôt à tous, même aux catholiques libéraux.

U. MAYNARD.

61. L'ONCLE et le neveu, par Mme Raoul DE NAVERY. — In-18 de 64 pages plus 4 gravure (1870), chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kitzler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris (*Bibliothèque morale et amusante*) ; — prix cartonné : 30 c.

Le sujet de cet opuscule n'est pas neuf, mais il est traité avec esprit, et la conclusion ne laisse pas de donner une petite surprise. Tout est nouveau, d'ailleurs, pour l'enfance à laquelle ces petits livrets sont destinés comme menues récompenses hebdomadaires. Ces collections en miniature ont aujourd'hui beaucoup de succès, et peuvent être vraiment fort utiles ; celle-ci plaira d'autant plus que le cartonnage en est aussi solide qu'agréable à l'œil.

62. ORIGINES des Basques de France et d'Espagne, par M. D.-J. GARAT. — 4 volume in-42 de vi-294 pages (1868), chez L. Hachette et Cie ; — prix : 3 fr. 50 c.

Bien des érudits se sont exercés déjà sur le sujet que M. Garat vient traiter à son tour avec une verve rare et une conviction respectable. Il a soin de nous avertir qu'il ne faut pas se défier de ses assertions : *Vide, noli esse incredulus*, dit-il dans son épigraphe. Assurément, on ne saurait lui refuser le concours de cette foi entière lorsque, par exemple, il affirme, avec nombre d'historiographes espagnols, que « les Basques descendent d'Adam et d'Eve par une filiation non interrompue... (p. 1). » La découverte paraîtra légèrement vieille, et même on jugera qu'elle s'applique assez bien à quelques autres peuples et tribus. Soyons justes : cette première plaisanterie ne donnerait pas une idée convenable de l'ouvrage, qui est savant, sérieux, et fort bien écrit.

Singulier peuple, vraiment, que celui de ces anciens Cantabres, qui, fixés depuis tant de siècles des deux côtés des Pyrénées occidentales, n'ont été emportés par aucun flot d'invasion, ne se sont mêlés à aucune race voisine, ont conservé une langue sans analogie avec la nôtre, et persistent à maintenir leur physionomie tranchée, leurs

usages, leurs traditions, leur autonomie relative ! Ces usages, ces mœurs, cette vie propre, M. Garat nous les dépeint dans son premier chapitre, celui qui se lit avec le plus d'intérêt. Le Basque, ou Eskuarien, patriote comme on l'est peu, aime de passion ses montagnes, et cependant son humeur active et aventureuse le conduit journellement aux extrémités du monde ; on sait qu'il hante particulièrement l'Amérique du Sud, et que celle-ci lui doit en grande partie sa prospérité actuelle. D'un caractère indépendant, il se détermine volontiers à ces émigrations, mais il ne s'y laisse point entraîner par un maître. Brave, amoureux des coups, il a en horreur la conscription, parce qu'elle entame sa liberté. Le jeu de paume fait ses délices : on a vu quatorze Basques quitter l'armée du Rhin pour une lutte de ce genre dans leur village, y triompher, et revenir tranquillement au corps la veille d'Austerlitz ; d'autres partir des bords du Danube pour une expédition semblable (p. 24). Et la musique ! et la danse ! voilà encore deux de leurs passions. Boileau nous apprend que, de son temps, aux noces basquaises c'était toujours le curé qui donnait le branle. Le conseiller Pierre de l'Ancre écrit aussi : « En tout le pays des Basques, les prêtres dansent et sont les premiers au bal qui se fait au village. » Il est utile d'ajouter que les femmes en étaient exclues, et que les mœurs ont heureusement modifié cette disposition du clergé basque. Dans ces fêtes, la poésie occupe sa place ; les improvisateurs de fables, de satires, de légendes, jettent à la foule des morceaux étincelants de beautés, et qui peuvent, d'après M. Francisque Michel, soutenir la comparaison avec ce que les littératures grecque et latine nous ont laissé de plus parfait. Et quelquefois ces Apollons ne savent ni lire ni écrire !

Quels furent les ancêtres de ce peuple étrange, et d'où venaient-ils ? « Le Basque a vu, dit M. Michelet, toutes les nations passer devant lui ; nos jeunes antiquités lui font pitié. » Un Montmorency disait à l'un d'eux : « Savez-vous que nous datons de mille ans ? — Et nous, » répondit le Basque, nous ne comptons plus... » Bien des opinions ont été émises, bien des théories soutenues, sur ce curieux sujet. Les Espagnols attribuent à Japhet fils de Noé, ou à Tharsis allié de Japhet, la paternité des Basques. M. Chaho voit en eux les représentants des peuples de l'Atlantide engloutis par l'Océan. Selon d'autres savants, ils appartiennent à l'une des migrations des peuplades du Nord dans l'Europe occidentale, aux Finnois plus spécialement. Il en est qui affirment que les Basques parlent la langue de Noé, la

leurs âmes. Bénies par les uns, maudites par les autres, elles sont, comme Notre-Seigneur leur modèle, la cause de la ruine et de la résurrection de plusieurs. Rien d'émouvant comme ce voyage semé d'épisodes tour à tour admirables et hideux. A travers mille péripéties elles arrivent à Rome. Le pape Pie VI, le cardinal Zélada protecteur de l'ordre, le cardinal secrétaire d'Etat les reçoivent avec empressement et respect, et les font entrer avec bonheur dans le monastère *dei Monti*.

Trois autres capucines étaient allées à Nice, où elles espéraient échapper aux persécuteurs; mais l'invasion de cette ville par les soldats français y éveille les plus viles passions; les trois sœurs s'enfuient pour sauver leur honneur et leur vie. Là commence une odyssée d'un grand intérêt. Ces courageuses filles, dénuées de tout, sans patronage humain, s'en vont sous l'œil de Dieu à la recherche d'un asile. Partout des secours inespérés les attendent. Est-ce une rivière infranchissable qui les arrête? un homme courageux se présente et les transporte une à une sur la rive opposée. Leur faut-il gravir les hauteurs escarpées des Alpes? des guides arrivent sur l'heure. Brisées de fatigue, mais non désespérées, elles rencontrent au plus fort du péril des sauveurs; elles vont ainsi de Vintimille à San-Remo, à Gênes, à Civitta-Vecchia, à Rome, où le saint-père, leur providence terrestre, fait succéder aux tourments de l'exil les plus suaves consolations. Grâce au généreux Pie VI et à deux cardinaux, ces héroïnes rejoignent leurs compagnes de Marseille. — Les événements de 1798, qui bouleversent les Etats romains, ne les atteignent pas. En 1803, Mgr de Cicé, archevêque d'Aix, obtient du premier consul leur rappel en France. Six d'entre elles, que la mort a respectées et que les infirmités ne retiennent pas, revoient leur chère patrie; elles sont installées à Marseille dans un ancien couvent que le blasphème avait souillé, et la tige desséchée de leur institut refleurit. A dater de ce moment, le monastère des capucines a reconquis peu à peu dans cette ville, malgré les contradictions et les obstacles, sa vieille prospérité.

Dans un court appendice, le P. Ambroise parle de nouveau de la révolution. N'eût-il pas mieux fait de tout dire, à cet égard, dans les préliminaires de son sujet, et de conclure par un tableau de la vie des instituts religieux, si heureusement féconde à l'heure présente, et qui réjouit dans leurs épreuves la religion et la société? Cet appendice, comme tout le volume, est écrit avec âme. C'est

chaud, vivant, bien senti. Une révision supprimera quelques épithètes de premier jet un peu vives, quelques inégalités et incorrections de style. Il serait bon d'adoucir un jugement trop sévère sur Louis XIV, et d'expliquer les origines non *inconnues* de la franc-maçonnerie (p. 2). Peu de chose à faire, comme on voit, pour qu'associant l'utile à l'agréable, cette histoire ait tout le succès dont elle est si digne.

GEORGES GANDY.

64. LA PRIÈRE, *sa nécessité, son pouvoir, ses différentes formes*, par M. l'abbé PETITALOT, vicaire de la cathédrale de Moulins, licencié en théologie. — 1 volume in-4² de IV-314 pages (1869), chez Bray et Retaux; — prix : 3 fr.

Ce n'est pas un mince sujet d'humiliantes réflexions, qu'on soit obligé de nous recommander la prière et de nous en tracer les formes principales. Qu'y a-t-il, en effet, de plus naturel que cet élan, que cette expansion de l'âme au dehors ? L'arbre élève de lui-même ses rameaux entre le ciel et la terre et les dispose pour recevoir les rayons du soleil, les rosées et les brises : l'âme humaine ne devrait-elle pas s'étendre et se dilater ainsi du côté de Dieu, pour communiquer avec lui et recevoir ses providentielles largesses ? Dans l'ordre de la nature et dans les conditions ordinaires de la vie, la prière est instinctive. Les premiers mots que bégaye l'enfant sont l'expression de ses besoins, de ses désirs, de sa gratitude. Personne ne lui a dit « demande, » et il sait demander ; personne ne lui a dit « sois reconnaissant, » et il sait remercier, au moins par un sourire. Et, lorsque nous avons acquis la connaissance de nous-même, lorsque nous voyons nos misères, lorsque nous sentons nos faiblesses, lorsque l'expérience, — triste expérience souvent, — nous a démontré que nous ne sommes rien et que nous ne pouvons rien par notre propre fond et notre propre énergie, nous n'irions pas chercher plus haut ce qui nous manque ! Et quand des biens que nous n'avons point gagnés, quand des faveurs sans proportion avec nos mérites, viennent embellir et enrichir notre existence, nous resterions froids, insensibles, repliés sur nous-mêmes ! Si l'homme suivait son inspiration la plus naturelle, il irait de lui-même demander à Dieu la force et le courage, les consolations et le repos, les bénédictions du temps et l'espérance de l'éternité. Car, pour quiconque réfléchit, il n'y a qu'un père vraiment bon et puissant, il n'y a qu'un ami vraiment dévoué et fidèle, et c'est Dieu ! Mais le péché nous jette dans un abîme, le mauvais vouloir nous y attache, et l'habitude nous em-

pèche d'en sortir. Il faut alors nous répéter bien fort le chant de la patrie pour en éveiller l'écho dans notre cœur ; il faut nous faire violence pour que nous le chantions quelquefois. Voilà pourquoi Notre-Seigneur a fait un commandement de la prière, et pourquoi il a composé l'oraison dominicale.

M. l'abbé Petitalot consacre la première moitié de son volume à l'explication de ce précepte, et la seconde au développement de cette formule. — Après avoir dit ce qu'est la prière et en combien d'espèces on la divise, il se demande si l'on peut prier, ou plutôt s'il est utile de prier. Il n'ignore pas que les athées et les fatalistes répondent à cette question par la négative ; mais il trouve au dedans et au dehors de nous-mêmes des motifs suffisants et des raisons assez fortes pour la résoudre affirmativement. C'était le lieu et le moment de produire la théorie mitigée de M. Jules Simon, qui refuse à la prière l'efficacité objective, mais lui accorde une certaine influence subjective. L'auteur ne l'a pas fait, bien qu'il connaisse, sans aucun doute, ce non-sens du rationalisme officiel. — De l'utilité il passe à la nécessité de la prière, et il la démontre par trois raisons : nous devons prier, 1° parce que Dieu l'ordonne, 2° parce que c'est un besoin impérieux de notre âme, 3° parce que l'omission de ce devoir est la source des plus grands maux. Peut-être aurait-il été à propos de jeter ici un coup d'œil sur les principales religions, et d'y constater l'invincible aspiration de l'homme vers une divinité tutélaire. Peut-être aussi n'eût-il pas été inutile de faire une petite excursion à travers les grandes littératures, pour y saisir les formes les plus accusées et les plus poétiques de cet universel recours. M. l'abbé Petitalot s'en est abstenu. S'il a craint d'imiter de trop près quelques illustres devanciers, nous croyons que ses scrupules « font voir trop de délicatesse. » On n'est point plagiaire en imitant ; glaner même est fort permis. En général, il n'est pas assez littéraire. Nous l'avons remarqué dans son ouvrage sur la *Vierge mère* (t. XLII, p. 504) ; notre impression ici est encore la même. C'est un tort de croire que les agréments de la forme, quand il n'ont rien d'exagéré, puissent nuire à la solidité du fond. Les livres de piété, autant et plus que les autres, réclament la beauté qui attire, la force qui attache et la chaleur qui émeut. — De la nécessité de la prière découle sa continuité. Aussi, Notre-Seigneur n'a pas craint de dire : « Il faut toujours prier, *oportet semper orare.* » Mais l'auteur fait, à ce sujet, une remarque importante. Il y a dans la prière, dit-il avec saint Thomas, une chose transitoire et une

chose permanente. Ce qui est transitoire, ce sont les paroles, les formules; ce qui est permanent, c'est la cause qui élève notre âme en haut, c'est-à-dire la pensée de Dieu, le sentiment de nos besoins, l'attrait intérieur vers l'infinie bonté. « Entendue dans le premier sens, la prière doit être un exercice fréquent; dans le second sens, elle doit être un exercice continuél (p. 51). » Et qu'on n'allègue pas, ajoute-t-il, la difficulté de cette élévation et de cette union. Rien, au contraire, n'est plus facile. Tout nous y invite, et Dieu le premier, puisqu'il est toujours prêt à nous entendre, toujours désireux de nous exaucer. — La fin de cette première partie traite de l'efficacité de la prière, des conditions qui en assurent le succès et de l'application qu'on doit en faire : excellents chapitres, où rien ne manque de ce qui peut éclairer ces graves matières. — La seconde partie, nous l'avons dit déjà, est un commentaire de l'oraison dominicale. C'est le complément naturel de tout ce qui précède. Après le précepte, le modèle; après la théorie, la pratique. « Enseignez-nous à prier, » avait dit au divin Maître un de ses disciples; et le Sauveur donna à tous, et au monde entier, un admirable résumé de ce que l'homme peut et doit demander à son créateur. Tout y est, et dans un ordre parfait, et avec une simplicité sublime. Ce que nous devons désirer d'abord, c'est le bien de Dieu, c'est-à-dire sa gloire extérieure; ensuite notre propre avantage, spirituel et temporel. La gloire de Dieu et notre avantage spirituel se réunissent et se confondent dans les trois premières demandes du *Pater*. La quatrième demande, condamnation éclatante d'un puritanisme connu, se rapporte aux biens corporels, sensibles. Mais ce n'est pas assez d'obtenir les vrais biens, il importe que nous soyons délivrés des vrais maux. Le premier et le plus grand des maux, c'est le péché. Nous implorons donc, en cinquième lieu, le pardon de nos offenses ou la remise de nos dettes. Puis, comme le mal, lors même qu'il ne fait que solliciter l'entrée de notre âme, constitue un danger réel, comme il peut se présenter dans la vie mille incidents qui menacent notre paix intérieure ou notre prospérité temporelle, nous demandons la force de résister à la tentation et la délivrance de tout accident fâcheux. Voilà, en quelques mots, la substance de cette divine prière. M. l'abbé Petitalot étudie et met en relief tout ce que Notre-Seigneur y a renfermé, et il le fait avec une remarquable érudition et une parfaite intelligence de la vie chrétienne. Nous ne connaissons rien de plus complet ni de plus clair sur ce sujet. — Concluons donc que voilà

un excellent livre, qui vient prendre place à côté de celui dont nous rendions compte il y a quelques mois. LE VERDIER.

65. LE RATIONALISME étudié dans la Vie de Jésus de M. Ernest Renan, par UN CATHOLIQUE. — 1 volume in-8° de XXXVIII-440 pages (1869), chez Farey, à Besançon, et chez Lepagnez, à Vesoul ; — prix : 6 fr.

A quoi bon revenir sur le fait de M. Renan ? Le crime est jugé, le coupable exécuté : la justice des hommes est satisfaite ! — Voilà ce que nous nous disions en ouvrant le volume de ce modeste *catholique*. Or, cette réflexion était prématurée et même téméraire. Que l'humble aveu de notre faute soit une leçon pour nos lecteurs.

A tous égards, — la grammaire exceptée, — l'œuvre de M. Renan est misérable. Mais cet indigne ramassis, tiré des plus mauvaises sources, résume assez bien les injures et les sophismes accumulés contre l'Évangile depuis Celse jusqu'à nos apostats contemporains. Toute la haine de l'hérésie et du rationalisme passés et présents est là, distillée, concentrée. Tous les vieux arguments de l'impiété y sont dressés de nouveau, époussetés, rafraîchis, enrubannés. A ce point de vue général, le triste et audacieux roman pouvait encore inspirer une très-utile réfutation. On nous l'a donnée, et on a bien fait.

L'auteur déclare qu'il ne prétend point, qu'il ne peut même prétendre à l'originalité. En un sens il a raison ; sous un autre rapport il méconnaît le mérite de son livre. « Depuis longtemps, il est vrai, « le monde savant s'est prononcé sur la *Vie de Jésus* ; des réfutations nombreuses, chefs-d'œuvre pour la plupart d'érudition et de « dialectique, ont porté la lumière au sein de cette œuvre malsaine « (p. VIII) ; » mais, dans ce formidable assaut, plus que suffisant pour prendre la place et en chasser l'ennemi, bien des pans de muraille sont restés debout. Ces débris, négligés par la critique militante, offrent encore à la demi-science des pierres d'achoppement. Notre anonyme s'est imposé la pénible tâche d'en jeter bas tous les moëllons les uns après les autres. Il prend la *Vie de Jésus* comme un texte à commenter : il la suit phrase par phrase, ligne par ligne, depuis l'introduction jusqu'à la conclusion. Il ne laisse passer ni une fausse raison, ni une bévue historique, ni un blasphème, ni une contradiction, ni une réticence, ni un piège, ni une rêverie. Son livre n'est donc pas un travail de polémique ordinaire. Il frappe du même coup non-seulement M. Renan, mais tous ses devanciers

et tous ceux qui voudraient, dans la suite, lui emprunter la moindre objection. Il survivra au conflit du moment, comme une apologie complète des saints Evangiles, et il rendra d'immenses services à tous ceux qui étudient les origines chrétiennes. C'est une valeur qui lui est propre, et qui le place en dehors de la voie battue. D'ailleurs, tout ici révèle un esprit supérieur et une main exercée. L'érudition est abondante et de bon aloi, la discussion nette, rapide, tranchée, les conclusions inébranlables. — Et à cette quasi-originalité du fond s'ajoute l'originalité complète de la forme. Rien de plus attachant que ces pages sérieuses; rien de plus vif, de plus dégagé que ces fermes arguments; nous dirions presque rien de plus gai que ce sujet si plein de tristesse. L'esprit y abonde; la verve n'y tarit point. L'auteur, bien qu'il ait le chagrin de constater à chaque instant ou l'ignorance sordide ou l'insigne mauvaise foi de celui qu'il combat, glisse sur toutes ces horreurs avec une désinvolture charmante, et le lecteur le suit sans penser à la longueur de la course ni aux épines du chemin.

Nous recommandons vivement cet ouvrage. Il nous a fait passer d'excellentes heures... et ne nous laisserait aucun regret si nous savions à qui adresser nos remerciements.

66. LA RELIGION prouvée pour tout le monde, par M. l'abbé S. BALLOT, chanoine honoraire, aumônier de l'asile de Vaucluse, près de Paris. — 4 volume in-12 de 242 pages (1869), chez F. Bouquerel; — prix : 2 fr.

Il ne s'agit pas ici d'expliquer l'ensemble et les détails d'une doctrine, mais de prouver « qu'il n'y a qu'une seule religion véritable, « que c'est Dieu qui l'a révélée, et qu'il est facile de la distinguer de « toutes les fausses religions (p. 15). » Pour cela, un argument suffit à M. l'abbé Ballot, et en voici la substance. Religion veut dire alliance entre Dieu et l'homme. Il y a sur la terre, — c'est un fait public et notoire, — « une compagnie d'hommes, un corps d'ambassadeurs « qui se disent envoyés de Dieu, et chargés, par exclusion à tous « autres, de faire de sa part un traité d'alliance avec toutes les na- « tions en général, et avec chaque individu en particulier (p. 36). » Si ces ambassadeurs ont des lettres de créance bien authentiques et bien en règle, nous n'avons qu'à écouter leur parole pour avoir la religion véritable. Or, leurs lettres ne laissent rien à désirer. Donc, etc. — Ce syllogisme est simple et à la portée de tout le monde. Il ne s'agit plus que d'en démontrer la mineure. La tâche est facile. Trois

trionphent de ses hésitations. Il épouse sa cousine, un ange de province, qui le rendra plus heureux qu'une élégante de Paris. Heureusement, toutes les femmes de Paris ne sont pas façonnées sur le même modèle : les intérieurs dignes, honnêtes, respectables, s'y trouvent comme ailleurs. Seulement, Edmond Levallois ne les a pas rencontrés, fort heureusement pour sa famille, dont sa nouvelle résolution comble tous les vœux.

Lucien, nouvelle qui fait suite au *Nid d'hirondelles*, est l'histoire d'une restitution, par un fils chrétien, de la fortune mal acquise par son père. Ce sacrifice est d'autant plus méritoire qu'il entraîne celui d'un sincère amour. Mais, ici, point d'autre dédommagement pour le héros que le témoignage de sa conscience, car le frivole objet de son affection renonce à lui sans le plus léger effort dès l'instant qu'il cesse d'être riche. Aucun dédommagement!... Nous nous trompons : le jeune homme trouve une récompense magnifique au pied des autels, au service desquels il se dévoue. Il retrouve plus qu'il n'a perdu, car Dieu lui-même est sa récompense. J. MAILLOT.

78. LA COMPAGNIE DE JÉSUS en Chine. — *Le Kiang-nan en 1869, relation historique et descriptive*, par LES MISSIONNAIRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS EN CHINE, avec 2 cartes. — 1 volume in-12 de 320 pages (1870), à la société de Saint-Michel; — prix : 2 fr. 50 c.

L'*Oeuvre de Saint-Michel*, fondée par le P. Félix pour la publication et la diffusion des bons livres, nous a donné déjà un certain nombre d'excellents ouvrages, unissant au mérite du fond celui d'une belle exécution typographique. La présente relation emprunte aux derniers massacres de Tien-tsin un intérêt particulier; non pas qu'ils y soient racontés encore, mais elle permet de bien apprécier la situation au milieu de laquelle ils se sont produits; d'autant plus que ces documents ont été préparés et rédigés en Chine même; le manuscrit est daté de Nankin, 3 décembre 1869. Il s'agit, en effet, de cette année-là seulement, avec les explications de circonstance sur les faits du passé; et, en outre, comme on l'a vu au sous-titre, nous n'avons ici que ce qui concerne la province du Kiang-nan. D'autres volumes seront destinés probablement au reste de la Chine. — Constatons la parfaite exécution des deux cartes qui accompagnent le livre. La première nous présente la province dont il va être question, avec ses montagnes, ses cours d'eau, ses villes, ses chrétientés marquées d'une croix, le tout admirablement gravé et teinté; la seconde fournit le plan de la ville, du port et des environs de Shang-hai ou Chang-hai,

cette ville aujourd'hui si importante, et que la plupart de nos atlas n'indiquent même pas. Or, Shang-hai, point principal du commerce avec l'Europe, possède un consulat général de France, des consulats de presque toutes les nations, — du Danemarck même et de la Norvège, — de riches comptoirs, et, ce qui intéresse davantage la religion, une cathédrale catholique, deux séminaires, des orphelinats, des établissements de jésuites, de lazaristes et de carmélites.

La province du Kiang-nan, qui a pour capitale Nankin, s'étend entre le 29° et le 35° degré de latitude Nord, entre le 113° et le 119° de longitude orientale. C'est un pays riche, abondant en toutes sortes de ressources, mais que la longue insurrection des Tai-pin a couvert de ruines, notamment dans les villes principales. La relation nous met au courant de l'état du christianisme dans toute cette région. Elle se divise par chapitres et par paragraphes, suivant l'ordre des districts. Nous nous bornerons à relever quelques-uns de ces documents, sans essayer une analyse inutile et impossible.

Nos missionnaires n'ont qu'à se louer des représentants de la France, MM. de Rochechouart, Brenier de Montmorand, Dabry, et même des agents britanniques. « Le catholicisme seul, écrit un de ces derniers, a produit quelque chose en Chine ; seul il attire, civilise et convertit les Chinois... Que font et qu'ont fait jusqu'ici les protestants anglais et américains ? Qu'ils montrent leurs résultats. Non, ils ne travaillent pas efficacement à la propagation de la bonne doctrine ; ils n'auront aucun prosélyte sérieux, ils n'aboutiront jamais, s'ils n'emploient d'autres moyens (p. 21). » On aimerait, ici comme en plusieurs autres endroits, que la citation fût justifiée par l'indication du livre ou du rapport consulté. De même, des explications étaient nécessaires pour des expressions comme celle-ci : « Deux cents *mangeurs d'herbe* ont demandé qu'on voulût bien les recevoir au nombre des catéchumènes (p. 161). » Qu'est-ce que ces mangeurs d'herbe dont on parle comme d'une secte ? La page 253 est peuplée de mots chinois encore plus inintelligibles, que pas une note ne vient éclairer : *wen-chan*, *tché-hien*, *kao-ché*, *tchang-mao*, *nien-fei*, *ien-kouei-tché* ! Aux pages 238 et 240, les inscriptions du grand temple de Nankin sont traduites seulement en latin, ce qui n'est guère le moyen de les faire comprendre de la majorité des lecteurs.

On a établi parmi les néophytes les pratiques de nos meilleures paroisses d'Europe : l'apostolat de la prière, les congrégations, les

confréries, le mois de Marie, les neuvaines, les octaves, les processions, les associations de charité ; elles sont parfaitement accueillies et prospères. La ferveur d'un bon nombre est la condamnation des vieux catholiques de notre Europe. « Sur 1846 chrétiens qui composent la chrétienté de Tong-ka-tou (faubourg de Shang-hai), on voit souvent à la messe, aux jours ordinaires, près de 400 personnes ; beaucoup d'entre eux restent dans l'église une heure, et même davantage, de manière à entendre deux, et, si c'est possible, trois messes. Aux plus petites fêtes, par exemple aux fêtes d'apôtres, le nombre des assistants augmente encore... Dans le triduum pour le souverain-pontife, 860 chrétiens ont fait la communion, et, au triduum de fêtes en l'honneur de nos bienheureux martyrs du Japon, nous avons distribué 830 hosties ; et pourtant, dans ces deux circonstances, un grand nombre de nos marins étaient absents pour leur commerce (p. 29). » Le petit village voisin, Zi-ka-wei, compte à peu près 1700 chrétiens ; le petit séminaire, qui s'y trouve, renferme une cinquantaine d'élèves. « Mère, disait à sa supérieure une jeune Chinoise, pendant la messe je me suis offerte à Notre-Seigneur pour souffrir tout ce qu'il voudra, dans mon corps et dans mon âme, pour ses chères âmes du purgatoire (p. 69). » Ces actes de pieux dévoûment, et d'autres semblables, ne sont pas rares. Hélas ! il y a des apostats aussi, et leur conversion est plus difficile souvent que celle des païens eux-mêmes. — Croirait-on qu'on est parvenu à imiter les petites-sœurs des pauvres pour un hospice de vieillards (p. 90) ? Merveilleuse contagion du bien ! ce qu'une pauvre servante exécute au fond de la Bretagne, un missionnaire, ému par son exemple, l'établit à l'extrémité du monde, en Chine ! et dans cette maison, en moins de neuf mois, sont recueillies cent quinze personnes, tant hommes que femmes, dont 73 ont été baptisées et sept se disposaient à l'être au moment de l'envoi de ces renseignements. — Le district de Song-kiang ne renferme pas moins de 13,600 chrétiens. Cette ville est située à peu de distance de Shang-hai, au sud-ouest. On y a bâti sur une colline un sanctuaire en l'honneur de Notre-Dame-Auxiliatrice ; plusieurs miracles s'y sont opérés, des guérisons merveilleuses y ont été obtenues (p. 126). — Sou-tchéou compte neuf mille chrétiens, dont la moitié vivent dans leurs barques de pêcheurs. — La calomnie la plus répandue contre les disciples de Jésus-Christ, et qui rappelle en quelque chose celles qui avaient cours parmi les païens de l'empire romain, c'est que les

Européens se servent des yeux arrachés à de petits enfants soit pour transmuter le fer et le cuivre en argent et en or, soit pour en faire des lunettes d'approche, soit pour ensorceler le peuple. Nous avons appris tout récemment par les journaux, que ces inventions monstrueuses ont déterminé le massacre de Tien-tsin.

A ceux qui nient l'existence du démon il faudrait conseiller un voyage en Chine. C'est là que ses œuvres sont visibles, palpables, continuelles. Tous les missionnaires s'accordent à raconter des faits devant lesquels l'incrédulité la plus cuirassée de sophismes n'a plus un mot à dire. Les Chinois en parlent comme de la chose du monde la plus vulgaire. « Ici, dit l'auteur, le diable règne véritablement en maître. Mais le bon Dieu tire le bien du mal, et parfois le démon est le meilleur des prédicateurs ; il est peu de nouvelles chrétientés où l'on ne compte quelques hommes convertis par les diableries (p. 153). » Suivent plusieurs histoires ayant eu des milliers de témoins. Seize païens demandent le baptême à la suite de manifestations de ce genre : « Nous croyions à nos ancêtres et aux esprits des pagodes, disent-ils, parce que sans cesse ils s'emparent de nous, et que, par notre bouche et celles de leurs dévots, ils font ou disent des choses cachées et merveilleuses. » (p. 205)... » N'en était-il pas ainsi dans les temples de l'Égypte, de la Grèce et de l'Italie ? N'est-ce pas ce qu'on voit dans tout l'intérieur de l'Afrique, à mesure qu'on y parvient ? Notre-Seigneur est venu précisément pour *dissoudre ces œuvres diaboliques*, nous apprend saint Jean, et il en triomphera en tous lieux.

Nankin, si déchu, ne compte que 430-chrétiens ; dans une capitale voisine, dont le nom est presque semblable, Ngan-kin, il n'y en a que vingt. Cependant les dispositions ne sont point hostiles en général ; ce sont les ouvriers apostoliques qui manquent. Dans cette région, les mahométans abondent ; ils y ont leurs mosquées, leurs marabouts, leurs prières publiques, mais sans le fanatisme ardent des arabes ; même « ils vénèrent notre religion comme ayant quelque chose de commun avec la leur (p. 246). »

Le livre se termine par un résumé statistique du nombre des chrétiens par villes, provinces et districts, et aussi des œuvres. Dans un appendice final, nous avons une liste des missionnaires jésuites qui ont évangélisé ou qui évangélisent encore ce pays, avec leur nationalité, la date de leur arrivée, et celle de leur mort pour beaucoup d'entre eux.

illustres descendant de l'aristocratie républicaine, puis des sénateurs et des consuls (p. 79). Pendant le III^e et le IV^e siècle, presque toute les inhumations se font à Saint-Calliste. Les papes y ont une crypte particulière, où la plupart apportent la palme du martyre. A côté d'eux, à quelques pas, repose sainte Cécile, dont le souvenir embaume l'Eglise de Rome. Enfin, trois cents ans de nos annales sont là, oubliées autrefois, vivantes aujourd'hui et connues de tous les savants.

Après l'histoire, l'art. On a cru longtemps, et c'était l'opinion commune au XVI^e siècle, que les images avaient été à peu près inconnues dans l'Eglise jusqu'aux premiers empereurs chrétiens. L'erreur est aujourd'hui manifeste : M. de Richemont, après M. de Rossi, prouve qu'elles ont couvert les murs et les tombeaux des catacombes depuis les temps apostoliques. Dans cette dernière partie, non moins intéressante que les deux autres, le savant archéologue étudie l'art chrétien pendant l'âge des persécutions, au triple point de vue des représentations qu'il embrasse, des sources auxquelles il s'alimente, du caractère spécial de son esthétisme. Les représentations auxquelles il s'attache à cette époque n'ont rien à faire avec la fantaisie : c'est l'abrégé du dogme catholique, une sorte de catéchisme par la peinture et la sculpture. Tout y est : la Trinité, l'incarnation, le rachat du monde, l'immortalité de l'âme, la fécondité de l'Evangile, les vertus théologales, la prière, les sacrements, l'Eglise, le culte de la sainte Vierge. Langue naïve, touchante prédication qui conservait dans les âmes les saintes lumières de la foi et ranimait, aux heures de solitude, le courage des proscrits. Quant aux sources de cet art et aux formes esthétiques qu'il a adoptées, c'est un mélange ordinairement très-heureux, toujours irréprochable comme orthodoxie, des meilleures traditions antiques et des influences nouvelles exercées par l'Evangile. M. de Richemont fait le discernement exact de ce que les artistes chrétiens ont gardé du paganisme, de ce qu'ils ont rejeté, de ce qu'ils ont emprunté à la Bible. Ces choses-là ne se résument pas, il faut les lire. Que les esprits sérieux se donnent cette satisfaction. Il est doux au chrétien, quand l'impiété agite les rameaux de l'Eglise, de considérer que le tronc est solide, vigoureux, parce qu'il repose sur le Christ lui-même. Et puis, quels rapprochements à faire entre les persécutions du passé et celles du présent ! N'oublions pas les catacombes : nous y retournerons peut-être. Le sang des martyrs coule déjà au milieu de nous.... hélas ! et ce sont

des chrétiens qui le versent. Mieux valait le temps des proconsuls.

LE VERDIER.

83. INSTRUCTIONS, *lettres pastorales et mandements* de Mgr PLANTIER, évêque de Nîmes.— Tomes III et IV, 2 volumes in-8° de 492 pages chacun (1867), chez Louis Giraud, à Nîmes, et chez E. Renault, à Paris; — prix : 5 fr. le volume *franco* par la poste.

Nos lecteurs connaissent déjà en partie cette importante publication par le compte rendu que nous avons donné des deux premiers volumes (t. XXVIII, p. 46). Nous n'avons pas à revenir sur les qualités qui caractérisent le talent militant de Mgr l'évêque de Nîmes; nous devons nous borner à quelques mots sur les matières contenues dans les deux nouveaux volumes.— Le troisième est consacré tout entier à la question romaine et ne renferme pas moins de quatorze lettres fort étendues, dont les unes sont des traités pleins de science, les autres de véhémentes apologies, où l'on suit les diverses phases de cette grande polémique. Ce volume s'ouvre par un écrit qui est, en quelque sorte, la base sur laquelle repose toute la question : il traite du pouvoir temporel du saint-siège. Les lettres qui viennent à la suite peuvent se diviser en deux catégories : d'abord celles qui ont pour objet direct les actes du saint-siège et de ses défenseurs. On y passe en revue l'encyclique, dénaturée par tant d'appréciations hostiles; — la conduite du clergé français dans la question romaine, que divers publicistes ont attribuée à l'influence des anciens partis; — l'attitude de saint Bernard à l'égard du pouvoir temporel des papes; — la réunion des évêques à Rome pour la canonisation des martyrs japonais. Viennent ensuite les lettres où sont poursuivis les ennemis qui ont attaqué le saint-siège sous tant de formes, les uns à main armée (invasion de Rome et autres points des Etats pontificaux), d'autres par la plume, en produisant des brochures telles que *le Pape et le congrès*, ou en pratiquant dans la presse certaines perfidies de langage qui présentent sous un faux jour la question romaine; d'autres, enfin, par la parole, en prononçant au sénat les discours qui ont eu tant de retentissement. Une dernière lettre pastorale montre dans Pie IX le défenseur et le vengeur de la vraie civilisation; cette lettre est suivie du bref qu'elle a valu à Mgr l'évêque de Nîmes de la part de Sa Sainteté.

Le quatrième volume se divise en trois parties. La première, intitulée : *Etudes et discipline ecclésiastique*, se rapporte unique-

ment aux conférences ecclésiastiques, sauf une lettre sur la discipline de l'Eglise. — La seconde contient cinq lettres adressées aux religieuses du diocèse de Nîmes, sur les avantages, les obligations et les vertus de leur état. — La troisième se compose d'un assez grand nombre de lettres de circonstances. Ces lettres sont inspirées, tantôt par des fléaux publics, tels que les massacres de Syrie, l'ouragan de la Guadeloupe, les sauterelles de l'Algérie, la maladie des vers à soie, la crise cotonnière; tantôt par des événements heureux : la naissance du prince impérial, les victoires de nos armées en Italie, etc.; tantôt par la mort de quelque personnage célèbre : Hippolyte Flandrin, le général Lamoricière, le prince Jérôme Napoléon. En dernier lieu viennent trois lettres adressées au ministre des cultes, à l'occasion de la société de Saint-Vincent de Paul frappée dans son organisation, des mandements épiscopaux assujettis au timbre, et l'encyclique du 8 décembre 1864, interdite par le gouvernement français. Sur tant de points si graves, le caractère de notre recueil ne nous permet pas d'aller au delà de cette sèche nomenclature.

A. VISSAC.

84. LAQUELLE? *Nouvelle*, par M. Etienne MARCEL. — 1 volume in-12 de 268 pages (1870), chez P. Lethielleux; — prix : 2 fr.

Cette vive question si souvent remuée de l'utilité et des inconvénients du roman religieux et honnête serait bien vite tranchée en faveur de ces compositions littéraires, si toutes avaient le mérite du nouveau volume dû à M. Etienne Marcel. C'est un de ces livres dont on s'arrache difficilement quand on l'a ouvert, et qu'on ne ferme point sans éprouver plus d'amour pour la vertu, plus de sérénité dans les affections, plus de douceur à s'élever vers Dieu, plus d'estime pour tout ce qui ennoblit et fortifie le cœur. Les légers défauts d'agencement, quelques négligences de grammaire (*voici pour voilà*, par exemple, en maint endroit), certaines figures imparfaitement ébauchées, se noient et disparaissent dans un récit toujours intéressant, ému, tracé par le cœur et aboutissant au cœur. La dernière partie surtout est remarquable par ces qualités, et arrachera des yeux du lecteur plus d'une larme. Voilà un bon livre à faire entrer dans les bibliothèques paroissiales; il conviendrait moins, à cause du sujet même, aux pensionnats de jeunes filles.

Dans une charmante campagne, des deux côtés d'une petite rivière, deux maisons se dressent en face l'une de l'autre : celle-ci

coquette et gracieuse dans sa simplicité, celle-là riche et ornée, car la fortune y habite. M. Fournel, occupé d'industrie et d'affaires, s'est depuis longtemps fixé dans la première ; veuf, il n'a pour compagnie que sa pieuse et douce fille Claire, et Claire a passé son enfance à jouer avec Adrien d'Evau, le fils unique de l'autre maison. Ils ont grandi côte à côte, et ils s'aiment, et le mariage va être célébré, à la vive contrariété de l'ambitieuse et mondaine Mme d'Evau, qui a rêvé pour son fils une alliance plus aristocratique. Adrien n'a guère ni qualités ni vices ; le caractère lui manque, bien que sa nature soit au fond droite et généreuse. Onze jours seulement séparent les fiancés de l'heure de l'union : tout est préparé ; la corbeille même est arrivée ; mais voici qu'un coup de bourse enlève à M. Fournel à peu près toute sa fortune, et, inspiré, poussé par sa mère, Adrien trahit ses promesses, abandonne la pauvre Claire pour épouser Clotilde, une fringante héritière des environs. Clotilde, on le devine, ne fait point le bonheur de son mari ; la dissipation, le luxe, les fêtes bruyantes et coûteuses, sa vie est là. La fortune de la famille disparaît rapidement, et la désunion se met entre les époux. Adrien obtient un poste en Algérie et laisse à Paris sa femme et leur petite fille Berthe, avec des ressources à peine suffisantes. Clotilde meurt bientôt poitrinaire ; Berthe est emmenée à la vieille maison que nous connaissons, sous la conduite d'une bonne. Quand, au bout de trois années, son père vient se réunir à elle, il la trouve sous la protection de la douce Claire, qui pour elle s'est faite mère dévouée. Les remords d'Adrien sont cuisants ; tout son amour se réveille, il demande son pardon, l'obtient aisément ; mais, lorsqu'il espère retrouver aussi une épouse dans la fiancée d'autrefois, il apprend que Claire s'est vouée à Dieu et va entrer chez les ursulines. Berthe la suit dans sa communauté, y achève son éducation, reparaît un moment dans le monde, et enfin se consacre à son tour à la vie religieuse, afin d'expié et de mériter pour l'âme de sa pauvre mère, dont le sort éternel la tourmente. L'histoire se termine là.

C'est un peu brusque : après les scènes si touchantes auxquelles on vient d'assister, on voudrait ne point se séparer d'Adrien sans être assuré qu'il va se convertir tout à fait à Dieu, et chercher dans la foi les consolations que le monde lui refuse. M. Marcel nous permettrait-il de lui demander aussi, pour son édition suivante, de faire mieux ressortir dans Clotilde le manque d'éducation chrétienne, source de ses défauts ? Et quant au titre du volume, il devrait sans doute être

nature (p. 292). — Thérèse s'occupe encore des soldats, les instruit, les protège ; elle entoure de ses soins les exilés d'Espagne, fidèles serviteurs de Charles V. — Elle meurt en 1866, à l'âge de 72 ans.

L'ouvrage du P. Nurit est fort recommandable. Ecrit simplement, avec cœur, avec piété, il portera l'édification partout où il sera connu. Peut-être eût-il pu nous initier mieux à la règle intérieure de la maison, à la formation de la congrégation qui la dessert ; ces deux points sont vagues dans le livre, ou, pour mieux dire, ils sont oubliés.

V. CORDEMAIS.

OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par un décret en date du 6 septembre 1870, la S. Congrégation de l'index a condamné les ouvrages suivants :

La Figlia di Maria, bozzetto sociale di Tito STROCCHI ; Lucca, tipographia Bertini, condotta da G. Maionchi, 1869. — (*La Fille de Marie, esquisse sociale* de Tite STROCCHI ; — Lucca, imprimerie Bertini, dirigée par G. Maionchi, 1869.)

Cenni biografici del dottore Ferdinando Boccalero ; Bologna, società tipografica de' compositori, 1869 ; miscell. in-8° de 60 pages. — (*Notices biographiques du docteur Ferdinand Boccalero* ; Bologne, société typographique des compositeurs, 1869 ; miscell. in-8° de 60 pages.)

Seggi filosofici di Antonio LONIGO, 2^a edit., e *Poesie varie inedite dello stesso autore* ; Firenze, tipi de' successori Le Monnier, 1869. — (*Essais philosophiques* d'Antoine LONIGO, 2^e edit., et *Poésies diverses inédites du même auteur* ; Florence, imprimerie des successeurs de Le Monnier, 1869.)

Itinerario di Dante Alighieri, per Enrico CROCE, 1869 ; dalla stampa de' sodalizi pitagorici, la *Scuola italica* in Livorno. — (*Itinéraire de Dante Alighieri*, par Henri CROCE, 1869 ; imprimerie des associés pythagoriciens l'*Ecole italienne*, à Livourne.)

La Scienza della ragione, per Stefani LUIGI ; Milano, Francesco Pagnoni, tipografo editore, 1862. — (*La Science de la raison*, par Etienne LUIGI ; Milan, François Pagnoni, imprimeur éditeur, 1862.)

La Revelazione della ragione, trattato fisiologico popolare di

Padre PIETRO DA MILANO, o PADRE PIETRO; Milano, tipog. del libero pensiero di Gareffi Francesco, 1866. — (*La Révélation de la raison, traité philosophique populaire* du P. PIERRE DE MILAN, ou père PIERRE; Milan, imprimerie de la libre pensée de François Gareffi, 1866.)

Le Psicopatie contagiose, saggio nosologico del dott. Bianco Giuseppe DI FOSSANO; Torino, 1868, stamperia della *Gazetta del popolo*. — (*Les Maladies contagieuses de l'âme, essai nosologique* du docteur Bianco Joseph DI FOSSANO; Turin, 1868, imprimerie de la *Gazette du peuple*.)

Alleanza monteistica universale, cum appendice seorsum edita; Firenze, societa editrice fiorentina, 1870. — (*Alliance montéistique universelle, éditée avec un appendice à part*; Florence, société éditrice fiorentine, 1870.)

Annuaire de l'institut canadien pour 1869; Montréal, Louis Per-
raul, 1870.

O Papa-Rei e o concilio, por Manuel Nunes GIRALDES, etc. — (*Le Pape-Roi et le concile*, par Emmanuel Nunes GIRALDES, professeur de droit politique et de droit ecclésiastique à l'université de Coïmbre; Lisbonne, imprimerie universelle, 1870.)

Die Theologie des Leibnitz aus sämmtlichem gedrütken und vielen noch ungedrütken Quellen mit besonderar Rucks icht auf die kirchlichen Zustræde der Gegenwart, zum ersten Male wolltændig dargestellt von D^r A. PICHLER, oberbliotheкар, etc. — (*Théologie de Leibniz d'après tous les documents déjà publiés et un grand nombre d'inédits, avec des considérations particulières sur les questions ecclésiastiques de ce temps, publiée pour la première fois intégralement* par le doct. A. PICHLER, préfet de la bibliothèque publique impériale, etc.; 2^e partie, 1870.)

Die Wahren Hindernisse und die Grundbedingugen einer durchgreifenden Reform der catholischen Kirche, zunachst in Deutschland, von D^r A. PICHLER, etc. — (*Les vrais Obstacles et les conditions fondamentales d'une réforme intégrale de l'Eglise catholique, d'abord en Allemagne*, par le doct. A. PICHLER, etc. Leipzig, 1870.)

L'auteur de l'ouvrage intitulé : *Problèmes fondamentaux de théologie chrétienne*, par Mario MARESCA (Voir notre t. XXXV, p. 434), condamné par un décret du 17 janvier 1866, a pleinement réprouvé son livre et s'est soumis d'une manière louable.

achevé et plus fidèle dans les notes ; la théocratie (mot impropre) des papes et de l'Église au moyen âge et plus tard est louée et censurée sous le même point de vue ; souvent, sur cette question comme sur d'autres, l'auteur laisse échapper des paroles malheureuses qui jurent avec sa pensée, et que des paroles plus réfléchies réfutent.

Le naturalisme, avons-nous dit, déteint sur beaucoup de pages. En cela également, M. Cantù, qu'il nous permette de le remarquer, est trop avec son siècle. Les faits de sorcellerie, de possession diabolique, ont pour eux les docteurs, les magistrats, les savants, le peuple et l'aristocratie, le témoignage des siècles, l'éclat de l'évidence, et, pour tout dire, l'Église. Niera-t-on les déclarations des conciles et des papes, l'enseignement de la théologie, à cet égard si précis ? M. Cantù ne conteste rien, mais il nie tout. Qu'une sage critique des faits, qu'un blâme rigide du nombre et de l'excès des supplices s'imposent à la justice d'un historien, d'accord ; là, plus encore que dans les procès de l'inquisition et les représailles des guerres religieuses, marquons les erreurs et flétrissons les crimes ; mais, en vérité, si peu initié qu'on soit à la démonologie, peut-on croire que tous les phénomènes d'apparence diabolique dont les annales de l'humanité sont pleines, et qui, de nos jours, ont fait le tour du globe, sont dus seulement à l'habileté des Robert Houdin ou à l'effronterie des Fontanarose ? Ce serait nier le soleil, ruiner toute certitude historique. M. Cantù, entraîné par la puissance de la vérité, place des faits de magie dans une lumière si abondante, il en parle avec une verve si communicative, qu'on le dirait convaincu.

Nous pourrions maintenant relever certains hommes et certaines choses de la trop facile censure que des préventions par nous signalées leur infligent ; mais le temps et l'espace nous manquent ; nous avons hâte de finir. Un dernier mot seulement. L'exposé des systèmes philosophiques italiens dont M. Cantù cherche la filiation en France, en Angleterre et en Allemagne, est loin d'être méthodique, exact et complet. La théologie et la philosophie, malgré des études sérieuses, lui sont quelquefois moins familières que les documents ; des retouches nombreuses, prudemment soumises à des juges éclairés, nous paraissent indispensables.

En résumé, félicitons l'auteur d'un travail de si longue haleine, où il a mis tant de savoir et de talent, tant de patriotisme et de foi religieuse. S'il a l'idée heureuse de l'expurger et de combler quelques lacunes, il en fera un monument. — MM. Digard et Martin,

en acclimatant parmi nous ce beau livre par une traduction élégante et sûre, ont été à la peine avec M. Cantù ; ils méritent d'être avec lui à l'honneur.

GEORGES GANDY.

122. HISTOIRE du concile du Vatican, par Mgr MANNING, archevêque de Westminster ; — traduit de l'anglais par M. J. CHANTREL. — 1 volume in-8° de VIII-348 pages (1871), chez V. Palmé, et chez le traducteur, rue de Vaugirard, 371 ; — prix : 3 fr.

Le nom de l'illustre archevêque de Westminster, Mgr Manning, qui a été l'une des lumières du concile du Vatican, indique par lui-même l'importance de ce nouvel écrit, auquel il a donné la forme d'une lettre pastorale à son clergé, comme il l'avait fait déjà, une année auparavant, pour son écrit intitulé : *le Concile œcuménique et l'infaillibilité du pontife romain* (Voir notre t. XLIII, p. 110). Sa nouvelle lettre, publiée au mois d'octobre 1870, a fait, dès son apparition en Angleterre, une profonde sensation ; nul doute qu'elle n'en eût produit une semblable en France, si les tristes événements de la guerre et ceux qui ont suivi avaient permis d'en donner plus tôt la traduction ; mais il n'est jamais trop tard pour faire connaître un travail aussi remarquable que celui dont nous nous occupons ici, et c'est pourquoi l'auteur de cet article a pensé que le public religieux, le clergé particulièrement, l'accueillerait avec faveur. Pourquoi ne dirions-nous pas que cet accueil a répondu à son attente, et que la lettre de Mgr Manning pourra contribuer à éclairer parmi nous plus d'un esprit encore embarrassé dans les nuages accumulés à dessein sur l'œuvre du concile, et qui ne peut comprendre ni qu'il ait été opportun, ni qu'il ait été au plus haut degré utile et nécessaire de définir l'infaillibilité doctrinale du souverain-pontife ? Ce n'est pas, en effet, une histoire complète du concile que Mgr Manning a prétendu écrire ; c'est plutôt un tableau rapide de ce qui s'est fait au dehors et au dedans de la salle du Vatican, avec une étude approfondie des deux constitutions conciliaires, surtout de la seconde, qui a été l'objet de tant de contradictions.

Le travail du savant archevêque se divise en cinq chapitres. Dans le premier, intitulé : *le Monde et le concile*, Mgr Manning fait rapidement l'histoire extérieure et intérieure de la sainte assemblée ; il montre ce qu'il faut penser de la prétendue indifférence témoignée à l'égard du concile ; il accable sous les traits de l'indignation et de la plaisanterie les singuliers comptes rendus qui ont paru dans la presse

hostile à l'Eglise ou contraire à la définition de l'infaillibilité, et il fait justice des manœuvres et des intrigues qui se sont si déplorablement multipliées pour empêcher ou retarder cette définition. — Le deuxième chapitre est une étude des deux constitutions, l'une sur la foi, l'autre sur l'Eglise et sur son chef. Mgr Manning rend parfaitement claire pour tous cette expression *loqui ex cathedra*, objet de tant de discussions embrouillées; puis, entrant dans le fond des choses, il montre d'abord que l'autorité doctrinale de l'Eglise n'est pas restreinte aux matières de la révélation; ensuite, quelle est la cause efficace de l'infaillibilité, quels sont les actes auxquels l'assistance divine est attachée, et enfin que l'autorité infaillible de l'Eglise s'étend jusqu'aux limites de l'office doctrinal de l'Eglise. Inutile de dire que le savant auteur s'appuie aussi fortement sur la tradition que sur la raison, et que son argumentation ne laisse aucune réplique à l'adversaire. — Le chapitre troisième est consacré à la terminologie de la doctrine de l'infaillibilité. Mgr Manning porte la plus grande lumière sur ces expressions d'infaillibilité personnelle et séparée, d'infaillibilité séparée et absolue, contre lesquelles se sont heurtés tant d'esprits peu éclairés, et des controversistes qui accumulaient à dessein les ténèbres sur les questions les plus claires. — Le quatrième chapitre examine l'infaillibilité pontificale à la lumière de l'histoire : la preuve historique de cette infaillibilité y est faite de main de maître ; les prétentions hérétiques de l'histoire soi-disant scientifique y sont réduites à néant. — Enfin, le cinquième chapitre, qui est une *conclusion*, montre les évêques témoins de la foi objective de l'Eglise, et prouve qu'il n'y a à craindre pour la foi aucun des désastres que les adversaires de l'infaillibilité se plaisaient à prédire. Ce qui s'est passé depuis un an justifie parfaitement les assertions de l'archevêque de Westminster. On sait que les tentatives de schisme n'ont pas manqué, mais on sait aussi qu'elles ont avorté misérablement. — Les documents qui suivent la lettre pastorale, et qui l'augmentent d'un bon tiers, sont d'une incontestable utilité. En ajoutant au texte latin et français des deux constitutions, à la lettre adressée par le cardinal Antonelli au nonce du saint-père à Paris, à la lettre pastorale des évêques allemands réunis à Fulda, etc., la bulle de convocation du concile, la réponse du saint-père à la lettre des évêques allemands et la bulle de suspension du concile, le traducteur a pensé qu'il compléterait heureusement la collection de ces documents, et que l'*Histoire du concile œcuménique* formerait ainsi un livre où le lecteur trouverait la ré-

ponse aux principales questions qui peuvent être soulevées à propos de ce grand événement de l'histoire de l'Église. J. CHANTREL.

- 123. LES MARTYRS d'Arcueil, détails authentiques sur leur vie, leur emprisonnement et leur mort (16-25 mai 1871), recueillis par le P. L. LÉCUYER, vicaire général des Dominicains du tiers-ordre enseignant; — 2^e édition, considérablement augmentée. —** In-48 de 82 pages (1871), chez V. Palmé; — prix : 4 fr.
- 124. LE 25 MAI à l'avenue d'Italie, massacre des dominicains d'Arcueil, par M. l'abbé LESMAYOUX; — 2^e édition. —** In-12 de 56 pages (1871), chez G. Douniol; — prix : 1 fr. (Au profit de la tombe du P. Captier.)
- 125. LES MARTYRS de Picpus, précédé d'une notice sur la congrégation des Sacris-Cœurs de Jésus et de Marie (dite de Picpus), par le P. Benoît PERDREAU, prêtre de la même congrégation. —** 1 volume in-42 de 442 pages (1871), chez A. Josse; — prix : 3 fr.
- 126. BOURREAUX et victimes de la commune, scènes de la terreur à Paris en 1871, par le P. HUGUET. —** 1 volume in-12 de IV-476 pages (1871), chez Régis Ruffet et C^{ie}, à Bruxelles et à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.
- 127. L'ABBÉ DEGUERKY, curé de la Madeleine, par M. Imbert DE SAINT-AMAND. —** 1 volume in-42 de 446 pages (1871), chez F. Amyot; — prix : 2 fr.
- 128. MÉMOIRES du P. DE BENGY, de la compagnie de Jésus, aumônier de la 8^e ambulance pendant la guerre 1870-1871, l'un des otages de la commune, mis à mort le 26 mai 1871. —** 1 volume in-48 de VIII-480 pages (1871), chez A. Josse; — prix : 2 fr. 50 c.
- 129. NOTICE sur l'abbé Henri Planchat, aumônier du patronage des apprentis et des jeunes ouvriers de Sainte-Anne, à Charonne, l'un des otages de la commune, assassiné à Belleville, le 26 mai 1871, par M. Maurice MAIGNEN, F. de S. V. de P. —** 1 volume in-12 de 120 pages (1871), rue Furstemberg, 6; — prix : 25 c.

Le premier des ouvrages que nous venons de nommer est une page de notre récente et douloureuse histoire, à joindre aux Actes glorieux des anciens martyrs. L'auteur nous raconte, sans emphase, sans mise en scène étudiée, mais non sans une poignante émotion, la vie, les travaux, les vertus et la mort héroïque des victimes de son ordre immolées par la sauvage fureur des commu-neux. Religieux, professeurs, domestiques, enfants même (leur massacre tint à un fil), tout est dévoué à l'assassinat par les philanthropes de la libre-pensée et de la régénération de l'humanité! Quels horribles scélérats! Se peut-il que de pareils monstres, et si nombreuse bande, émergent des profondeurs d'une société si fière d'elle-même? Oui, cela est possible, cela est comme inévitable,

Amiens. Le 22 mai 1854, il avait la consolation de publier le décret de béatification de Germaine Cousin, dont la cause fut une de ses préoccupations les plus chères. — Enfin, il mourut d'une attaque de paralysie, au mois de juillet 1859. — L'auteur de sa vie ajoute au volume un appendice où il montre le prélat comme guide et directeur des consciences, ce qui lui fournit l'occasion de citer une précieuse correspondance. — En deux mots : enfant, séminariste, prêtre, évêque, Mgr Mioland fut toujours un modèle, un modèle aimable, dont les exemples formeront encore bien des cœurs à la vertu et à la sainteté.

C'est donc une bonne œuvre de nous avoir donné ce livre. M. l'abbé Desgeorge y a jeté lui-même son cœur, et parfois avec un abandon excessif, lorsqu'il se met personnellement en scène. Nous eussions préféré la troisième personne à beaucoup de *je* auxquels le lecteur vient se heurter ; mais ce léger oubli ne saurait nuire à une œuvre aussi bien faite, aussi intéressante, aussi utile.

142. **VIE et œuvres de Mgr Darboy**, par Mgr FÈVRE, protonotaire apostolique :
— 2^e édition. — 1 volume in-8° de 164 pages (1871), chez Dallet, à Langres ;
— prix : 3 fr.

Cette étude sur Mgr Darboy, archevêque de Paris, aujourd'hui martyr de la religion, avait paru du vivant même du prélat ; elle a été complétée, non pas avec assez de soin, toutefois : certains passages, tels que le chapitre xv^e et une partie du xvi^e, devraient être retouchés comme rédaction, et mis en harmonie avec ce qui vient à la suite.

Mgr Darboy, né le 16 janvier 1813, à Fayl-Billot, diocèse de Langres, fit ses études dans les deux séminaires de cette ville, et avec des succès soutenus, qui pouvaient faire présager que Dieu le réservait à un grand avenir. Vicaire pendant quelque temps à Saint-Dizier, il fut bientôt rappelé au grand séminaire, et y occupa successivement les chaires de philosophie, d'Écriture sainte et de dogme. Passionné pour l'étude, infatigable au travail, il n'aborda aucune question sans l'approfondir autant qu'il est donné à l'esprit humain de le faire, et là fut le secret de la netteté d'idées et de l'élévation de vues dont il a donné tant de preuves dans le cours de sa vie de professeur, d'écrivain, de catéchiste, d'administrateur et d'évêque. En toutes choses, on le voyait saisir du premier coup le nœud de la difficulté, et ne plus s'en laisser détourner que la solution ne fût conquise. C'était le

caractère propre de son talent et de sa force, celle-ci défendue par une énergie de volonté que rien ne fit fléchir. En 1844, il vint à Paris et fut nommé second aumônier du collège Henri IV, ensuite premier aumônier, puis vicaire général. En 1854, dans un voyage qu'il fit à Rome avec Mgr Sibour, le souverain-pontife le fit protonotaire apostolique. Evêque de Nancy en 1859, il remplaçait Mgr Morlot sur le siège de Paris quatre ans après, devint sénateur, grand aumônier de l'empereur, primicier du chapitre de Saint-Denis. On sait le reste.

Le tableau que nous offre M. l'abbé Fèvre est un livre à lire, où toutes les questions de biographie, d'œuvres ecclésiastiques et littéraires sont amplement et largement traitées. L'auteur suit pas à pas son héros, discute les situations et les hommes, contrôle les rumeurs publiques et les redresse, montre tour à tour l'étudiant, le prêtre, le maître, l'historien, l'orateur, le pontife, sous le vrai jour où il doit être vu. Il ne craint pas de s'expliquer sur les points où certains esprits s'étaient heurtés à l'égard de l'archevêque, et il fait toujours la juste mesure aux choses et donne des preuves d'un discernement exercé. En combien de circonstances Mgr Darboy a été mal jugé! que de présomptions fausses on doit abandonner quand on l'étudie mieux! A cet égard, M. l'abbé Fèvre a rendu service à l'histoire, à la justice, à l'Eglise. « Nous croyons sincèrement, « dit-il, que Mgr Darboy n'a jamais cherché que le vrai et voulu « que le bien; nous croyons qu'il a fait l'un et enseigné l'autre « dans la mesure de la grâce de Dieu, et nous n'hésitons pas à « saluer dans notre archevêque un des plus intègres personnages « de ce temps-ci... Aujourd'hui, s'il apparaît au monde enveloppé « dans la gloire d'un grand et suprême sacrifice, c'est que Dieu, « dont les bienfaits sont sans repentance, a voulu lui envoyer des « malheurs aussi grands que sa vertu (p. 6). » On a accusé le prélat de quelque ambition et d'un esprit d'intrigue qui lui fut étranger. « Un homme de mérite n'intrigue pas, répond son biographe; « les distinctions dont il est l'objet ne sont point des concessions de « faveur, mais des actes de justice. Je ne veux point dire que tous « ceux qui parviennent sont gens de mérite : une étude attentive de « l'histoire nous montre souvent au pinacle des choses humaines des « hommes d'une médiocre valeur; mais les aventuriers se trahissent « toujours. Ceux qui s'élèvent par intrigue deviennent hautains, et « montrent, par la manière dont ils se prévalent du pouvoir, qu'ils

« sont indignes d'en être revêtus. Ceux qui s'élèvent par le hasard
 « des circonstances peuvent rester modestes s'ils sont pieux, mais le
 « plus souvent, pris de vertige, ils perdent la tête. *Un sot ou un fat*
 « *sur le trône*, dit l'Écriture, *c'est un singe sur un toit*. Le livre des
 « Proverbes ne dit ni un lâche ni un scélérat, il dit simplement *un*
 « *sot*; et la marque pour le reconnaître c'est qu'il fait des grimaces
 « (p. 32). » — Nous aurions plaisir à multiplier des citations de ce
 genre. L'étude sur Mgr Darboy comme écrivain, comme administra-
 teur, comme grand caractère, présente des pages de belle éloquence
 et de beau style. Nous signalerons, entre autres, la p. 89, sur la prise
 de possession de l'archevêché de Paris : c'est un morceau achevé. —
 M. l'abbé Fèvre nous révèle (p. 111) un fait que nous n'avons vu
 consigné nulle part. « On parle, dit-il, de breuvages, de poisons
 « destinés à la ruine de l'intelligence, de peur que l'énergie subsis-
 « tante de la tête et du cœur permît à la victime de mourir avec hé-
 « roïsme... Des renseignements dignes de foi permettent de consta-
 « ter que la commune suivit, à l'égard de l'archevêque, ce plan in-
 « fernal. L'archevêque déjoua ces artifices : il mourut sachant ce
 « qu'il faisait, affirmant sa foi dans la lucidité parfaite de sa haute
 « intelligence, et l'énergie de l'évêque se redressait, à l'heure su-
 « prême, pour frapper d'un double glaive les bourreaux stupides et
 « furieux qui allaient le massacrer... » — Des pièces justificatives,
 rejetées à la fin du volume, contiennent d'intéressants détails et
 couronnent heureusement le livre.

Ce n'est pas que les imperfections y manquent. Ainsi, quand il
 s'agit du départ de M. l'abbé Darboy de Langres pour Paris, l'his-
 toire raconte qu'il fut spontané, sans motifs quelconques de déplai-
 sir, au contraire; et voici qu'à la p. 148 nous lisons, aux pièces
 justificatives : « Quand il se déroba, par un exil volontaire, aux
 « difficultés d'une situation qui ne lui ménageait pas les avanies... »
 Flagrante est la contradiction. — Un autre étonnement du lecteur,
 c'est l'inégalité de tenue dans cet écrit, où domine le talent. Tout à
 coup, des hauteurs d'une idée magnifiquement exprimée, d'une ob-
 servation fine à la fois et bien dite, on descend à des vulgarités sans
 nom, à des absences de respect et de tact qui confondent. C'est, par
 exemple, à propos de l'un des ouvrages du prélat avant qu'il fût
 évêque, l'abbé Darboy « travaillant *sur commande* (p. 42); » ce sont
 des expressions comme celles-ci : « Quand Mgr Maret, évêque re-
 « fusé de Vannes, eut lancé, du haut de l'Olympe *in partibus*, ses

« deux gros tomes *contre le concile et la paix religieuse* (p. 74);
 « — J. Chantrel endigua les éloquentes *débordements* des congrès
 « de Malines (ibid.); — quand le P. Gratry et l'incroyable Doëllin-
 « ger eurent *lâché les écluses saugrenues* de leur érudition mal
 « digérée... (p. 75); — Montalembert, *râlant déjà l'agonie*, éleva
 « la voix pour invectiver (p. 77); — avez-vous *sur la protubérance*
 « *nasale un accident*, ils (vos ennemis) soutiennent que ce petit
 « bouton est gros comme une montagne (p. 125); — ce *vieux singe*
 « de Dupin (p. 72); — je lui appliquerais volontiers le mot de Na-
 « poléon sur Daru: Pour le travail, c'est un bœuf; n'était que *mon*
 « *homme* (Mgr Darboy) n'a point *la musculature épaisse* de cet aca-
 « démicien (p. 56); — l'ouvrage a pour épigraphe *la brave maxime* :
 « *Est pro justitia cæsus in Ecclesia* (p. 46); — un homme comme
 « l'abbé Darboy avait été visité de bonne heure par *la fée* de l'inspira-
 « tion (p. 40), etc. » Le talent ne dispense ni du goût ni des convenances, et il est des règles qu'on ne transgresse point de cette façon.
 — Ne parlons pas d'une ponctuation sans règle, qui brise et morcelle tout; un seul exemple: « Cet enseignement, est pour le prêtre, ce
 « qu'est, pour le médecin, l'étude des sciences, etc. (p. 15). » Mais l'auteur a-t-il la moindre notion des classes lorsqu'il écrit: « A cette
 « époque (1820), on n'avait pas encore *inventé*, pour l'agrément des
 « parents et l'*ennui de la jeunesse*, les classes de huitième, septième
 « et sixième? » Il ne se souvient donc pas, ne fût-ce que pour la sixième, des vingt années de dévouement de l'admirable Lhomond? Non, semble-t-il; car il ajoute aussitôt ce paradoxe incroyable: « Il
 « y avait même des élèves qui commençaient leurs études *par la*
 « *fin*: sûr moyen, non de *s'y distinguer*, mais d'y trouver plai-
 « sir... (p. 13). »

V. POSTEL.

143. VOLTAIRE *et la société française au XVIII^e siècle*. — *Voltaire et Frédéric*, par M. Gustave DESNOIRESTERRES. — 1 volume in-8° de 520 pages (1870), chez Didier et Cie; — prix: 7 fr. 50 c.

Cet ouvrage se poursuit avec les mêmes qualités, et malheureusement avec les mêmes défauts que nous avons déjà signalés plusieurs fois (Voir nos tomes XXXVIII, p. 250, XL, p. 420 et XLII p. 160). Nos observations, les observations de toute la critique honnête, rien n'y a fait: M. Desnoiresterres, sans être, nous le croyons, voltairien au sens philosophique et religieux, est un voltairien amateur, un voltairien séduit par son modèle, dont toutes les rides et toutes les grimâces, pendant qu'il le fait poser, lui paraissent charmantes. Aussi,

Prédication (de la), par Mgr ISOARD, auditeur de rote pour la France. — 1 vol. in-12 de xvi-358 pages, chez J. Albanel; — prix : 2 fr.

Ricardo le franc-maçon, récit contemporain, traduit sur la 4^e édition italienne, par M. D. LE ROUX. — 1 vol. in-12 de 252 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris; — prix : 1 fr. 50.

Rural (un) à la recherche d'un gouvernement : deux Liards de bon sens, ou la Manière de raisonner du bonhomme Jacques (M. V. Postel). — 1 vol. in-18 de 160 pages, chez Leguicheux-Gallienne, au Mans, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 80 c.

Soleil (le), exposé des principales découvertes modernes sur la structure de cet astre, son influence dans l'univers et ses relations avec les autres corps célestes, par le P. A. SECCHI, S. J., directeur de l'observatoire du collège romain, etc. — 1 vol. in-8° de xvi-422 pages, chez Gauthier-Villars; — prix : 12 fr.

Souvenirs de la révolution dans les départements de l'ouest, conspiration des Bazinistes, épisode de la lutte entre la Gironde et la Montagne, par dom Paul PIOLIN, bénédictin de la congrégation de France. — 1 vol. in-18 de 106 pages, chez Willem; — prix : 1 fr. 50.

Style (le) épistolaire enseigné par la pratique, recueil d'écritures variées et graduées, offert à la jeunesse par M. Louis DESORMES. — 1 vol. in-8° de 108 pages, chez V. Sarlit; — prix 1 fr. 25 cartonné.

Suite de l'Eucharistie méditée, ou Jésus mon guide et mon consolateur, par l'AUTEUR DE l'Eucharistie méditée. — 1 vol. in-18 de xii-456 pages, chez P. N. Jossierand, à Lyon, et chez J. Albanel, à Paris; — prix : 1 fr. 50.

Approuvé par Mgr l'évêque d'Autun. — Voir, sur l'Eucharistie méditée, notre t. XIX, p. 338.

Tempêtes (les), par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ; — 3^e édition. — 1 vol. in-12 de 378 pages, chez Hetzel et Cie; — prix : 3 fr.

Theologia universalis, auctore R. P. HILARIO, e Lutetia Parisiorum, ordinis fratrum minorum S. Francisci capucinorum, doctore in theologia et in jure canonico. — 2 vol. in-8° de cccxxvi-170 et 552 pages, chez H. Pélagaud et Roblot, à Lyon et à Paris; — prix de chaque volume : 6 fr.

Tractatus de papa, ubi et de concilio œcumenico, auctore BOURX, theologiæ et utriusque juris doctore. — T. III, in-8° de xvi-452 pages, chez Lecoffre fils et Cie; — prix : 7 fr. 50 c.

Trappe (la), origine, esprit, organisation actuelle de la réforme de l'abbé de Rancé, par un TRAPPISTE DE SEPT-FONTS. — 1 vol. in-8° de viii-668 pages, chez Bray et Retaux; — prix : 7 fr.

Trésors de l'espérance chrétienne. — Méditations pour chaque jour du mois, suivies des considérations sur la justice et la miséricorde de Dieu, traduites de l'italien d'après l'édition originale de la Propagande, par un PRÊTRE DU DIOCÈSE DE NAMUR. — 1 vol. in-12 de 460 pages, chez H. Goemaere, à Bruxelles, chez G. Mosmans, à Bois-le-Duc, et chez Bray et Retaux, à Paris; — prix : 2 fr.

Triomphe de l'Eglise par le concile et l'infaillibilité, nouvelle édition des grandes Questions, avec introduction nouvelle, par le P. MARIE-ANTOINE, missionnaire-capucin. — 1 vol. in-12 de xvi-430 pages, chez Ed. Privat, à Toulouse, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 2 fr.

Union (de l') de la religion et de la morale, par M. l'abbé Em. CASTAN, chanoine de l'Eglise de Moulins. — 1 vol. in-8° de xl-412 pages, chez V. Palmé; — prix : 6 fr.

Vie du vénérable François Xavier Bianchi, barnabite, par le P. BARAVELLI, de la même congrégation; — traduite de l'italien, par M. l'abbé DE VALETTE, chanoine de Paris. — 1 vol. in-12 de iv-264 pages, chez Putoix-Cretté; — prix : 2 fr.

Vie populaire de Henri V depuis sa naissance jusqu'à ce jour, avec portrait, armes et fac-simile, par M. C.-J. GRAND. — in-18 de 72 pages, chez Lecoffre fils et Cie; — prix : 40 c.

Vierge (la très-sainte), fondatrice, en Jésus-Christ, de la sainte Eglise; — ouvrage composé en italien par Mgr Jean-Baptiste PELLEI, évêque d'Acquapendente (Etats de l'Eglise), et traduit, avec l'autorisation de Sa Grandeur, par M. l'abbé Joseph-Antoine BOULLAN, docteur en théologie. — in-8° de 96 pages, au bureau des Annales de la sainteté au XIX^e siècle; — prix : 1 fr.

Voies (les) de la Providence, par Mme DE RYCKER (Marie-Valckenaere). — 1 vol. in-12 de 196 pages, chez H. Goemaere, à Bruxelles, chez G. Mosmans, à Bois-le-Duc, et chez Bray et Retaux, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Volontaire (le) pontifical, par M. l'abbé A. DELACROIX, et deux Histoires vraies, par M. l'abbé DE CARRIERES; — 8^e édition. — 1 vol. in-12 de 260 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris; — prix : 1 fr.

TABLES.

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA Bibliographie catholique, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

- Académie (l') française et les académiciens. — Le 9^e fauteuil, suite, 5, 93, 189, 333. — Séance annuelle, 456.
- Bulletin sommaire des principales publications du mois de juillet 1870, 94; — du mois d'août 1870, 185; — du mois de septembre 1870 au 15 septembre 1871, 328; — des derniers mois de l'année 1871, 473.
- Bussy (Michel-Celse-Roger de Rabutin, comte de), 43.
- Chabanon (Michel-Paul Guy de), 95.
- Chronique, 456.
- Corneille (Thomas), 5.
- Dumas (Alexandre), 346.
- Du Terrail (Ponson), 346.
- Foncemagne (Etienne-Lauréault de), 93.
- Hugo (Victor-Marie), 189, 333.
- Kock (Charles-Paul de), 346.
- La Motte (Antoine Houdart de), 7.
- Lemercier (Népomucène-Louis), 98.
- Mérimée (Prosper), 346.
- Mortimer Ternaux, 462.
- Naigeon (Jacques-André), 96.
- Nécrologie, 86, 346, 462.
- Ouvrages condamnés et défendus par la S. congrégation de l'index, 344.
- Ponson Du Terrail, *Voir* DU TERRAIL.
- Prévost-Paradol (Lucien-Anatole), 86.
- Revue des recueils périodiques du 16 juin au 15 juillet 1870, 87; — du 16 juillet au 15 août 1870, 182; — du 15 août 1870 au 15 septembre 1871, 347; — des derniers mois de l'année 1871, 463.
- Séance publique annuelle de l'académie française, 456.

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

- N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
 2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.
 3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
 4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, AUX PÈRES et AUX MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
 5. — les ouvrages qui conviennent aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
 6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE ou PHILOSOPHIQUE.
 *. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
 †. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
 A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
 Y. — les livres absolument MAUVAIS.
 M. — les ouvrages MÉDIOGRES, même dans leur spécialité.
 R. Placée toujours après un chiffre, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec réserve.
 Y. Placée après un chiffre, cette lettre indique un livre dangereux pour le plus grand nombre de lecteurs de la classe spécifiée, et qui ne peut être lu que par quelques-uns, et pour des raisons exceptionnelles.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi, 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

3. 4. Acte (un) de foi, poésies posthumes de M. Edouard Turquetly, 46.
 A. Actes de la captivité et de la mort des RR. PP. Olivaint, Ducoudray, Caubert, Clerc et de Bengy, par le P. A. de Ponlevoy, 270.

4. Agriculture (l') et les classes rurales dans le pays toulousain, depuis le milieu du XVIII^e siècle, par M. Théron *de Montaugé*, 457.
- Y. Alliance montéistiquè universelle, 345.
4. Amérique (l') actuelle, par M. Emile *Jonveaux*; précédée d'une introduction par M. Edouard *Laboulaye*, 48.
5. 6. †. Annales ecclesiastici Cæsaris, S. R. E. cardinalis *Baronii*, Ad. *Raynaldi* et Jac. *Laderchii*, denuo excusi et ad nostra usque tempora perducti ab. A. *Theiner*, 404.
- *. Année de saint Antoine de Padoue, réflexions et miracles proposés aux serviteurs de ce saint pour chaque jour de l'an, 406.
4. 5. Année (l') scientifique et industrielle, par M. Louis *Figuier* (1867, 1868, 1869), 365.
- Y. Annuaire de l'institut canadien pour 1869, 345.
- 4 R. Aphroessa (l'), par M. le comte *de Gobineau*, 407.
3. 4. Arc (Jeanne d'), tragédie en cinq actes, par M. l'abbé S. *Charpentier*, 24.
4. A travers les ruines de Paris, 370.
4. 5. Augustin (saint) et l'infailibilité, réfutation du P. *Gratry*, par M. l'abbé *Rambouillet*, 38.
3. 4. Aux cœurs aimants, nouvelles, par Mlle V. *Nottret*, 244.

B.

- A. Barol (la marquise de), sa vie et ses œuvres, suivies d'une notice sur Silvio *Pellico*, par M. le vicomte *de Melun*, 243.
4. 5. Bibliothèque des meilleurs romans étrangers, 454.
4. Bibliothèque morale et amusante, 466.
4. Bibliothèque Saint-Germain, 429, 224.
- *. Bourdaloue disposé en sujets de lecture et de méditation, par M. l'abbé *Herbet*, 22.
- A. Bourreaux et victimes de la commune, scènes de la terreur à Paris en 1871, par le P. *Huguet*, 409.

C.

3. *. Cahier (mon cher petit), journal d'une jeune ouvrière, 249.
- *. Catéchistes (les petits), ou Dialogues sur la doctrine chrétienne, à l'usage des catéchismes de persévérance et de première communion, par M. l'abbé L. *Baguet*, 223.
4. 5. Cause (la) d'Honorius, documents originaux avec traduction, notes et conclusion, 38.
4. 5. Causeries scientifiques, découvertes et inventions, progrès de la science et de l'industrie, par M. Henri *de Parville*, 365.
- A. Causeries sur l'Ancien et le Nouveau Testament, par M. Eugène *de Margerie*, 409.
4. Charmeuses (les), par M. André *Lemoine*, 458.
4. *. Chrétienne (une) à Paris pendant la terreur communarde de 1871, 440.

4. Chronique du siège de Paris, 1870-1871, par M. Francis Wey, 370.
- *. Colette (sainte), sa vie, ses œuvres, son culte, son influence, etc., par M. l'abbé Douillet, 109.
4. Commentaires d'un blessé, par M. Henry de Pène, 370.
3. 4. Comment viennent les rides, suivi de Cinq cent mille francs en portefeuille, par M. Etienne Marcel, 224.
- A. Compagnie (la) de Jésus en Chine. Le Kiang-nan en 1869, par les Missionnaires de la Compagnie de Jésus en Chine. 226.
4. 5. R. Concile (le) du Vatican et la société moderne, 38.
- *. Concile (le) et le bas clergé français, 39.
- †. Concilio (de) Vaticano, cum appendice de particularismo, id est de gallicanismo et italianismo, 39.
- †. Concordance des orateurs sacrés anciens et modernes, par le P. Beaucé, 25.
4. 5. Conférences sur les devoirs des hommes, par M. C.-A. Salmon, 457.
- M. Coup d'œil sur le prophète du XIX^e siècle et autres socialistes modernes, par Mme Hortense Du Fay, 114.
- †. Curé (le) selon la doctrine et les exemples du serviteur de Dieu M. J.-M.-B. Vianney, curé d'Ars, 115.

D.

4. Deguerry (l'abbé), curé de la Madeleine, par M. Imbert de Saint-Amand, 409.
- A. Dictionnaire des noms propres, ou Encyclopédie illustrée de biographie, de géographie, d'histoire et de mythologie, par M. B. Dupéney de Vorapierre, 119.
4. 5. Dictionnaire étymologique de la langue française, par M. Brachet, 58.
- Y. Dictionnaire (grand) universel du XIX^e siècle, français, historique, géographique, mythologique, bibliographique, littéraire, artistique, scientifique, etc., par M. Pierre Larousse, 230.
- A. Diffamateurs (les) du clergé catholique, par M. l'abbé Tounissoux, 385.
5. Droit (le) païen et le droit chrétien, études de législations comparées, par M. Charles Carpentier, 239.

E.

4. Education (de l^{re}) chrétienne des enfants, par M. l'abbé J. Verniolles, 387.
4. Education (la mauvaise) des enfants, lettre à une dame, par M. Théophile d'Antimore, 27.
3. 4. R. Education (l^{re}) physique des jeunes filles, ou Avis aux mères sur l'art de diriger leur santé et leur développement, par M. le professeur J.-B. Fonssagrives, 122.

4. Education (de l') publique, morale et religieuse, par M. l'abbé *Lalanne*, 242.
4. Eglise (l') de Paris sous la commune, persécutions et martyrs, récit complet, par M. A. *Rastoul*, 440.
4. 5. Eglise (l') du Mans pendant la révolution, par dom Paul *Piolin*, 390.
5. 6. Empirisme (l') et le naturalisme contemporains, exposition et réfutation du système philosophique de M. H. Taine, par M. l'abbé *L. Empart*, 27.
- A. Epopées de l'histoire de France, 307, 308.
- *. R. Esprit (l') et la lettre dans la morale religieuse : la foi, par M. l'abbé E. *Michaud*, 396.
- Y. Essais philosophiques d'Antoine *Lonigo*, et poésies diverses du même auteur, 314.
4. Essai sur la vie et les ouvrages de Florimond de Raymond, conseiller au parlement de Bordeaux, par M. *Tamizey de Larroque*, 125.
4. 5. Etudes (les nouvelles) sur les catacombes romaines, histoire, peintures, symboles, par M. le comte *Desbassyns de Richemont*, précédées d'une lettre de M. le chevalier *de Rossi*, 248.

F.

- *. Faits surnaturels de la vie de Pie IX, par le P. *Huguet*, 127.
4. Famille (la) *Reydel*, par Mme *Bourdon*, 129.
- Y. Fille (la) de Marie, esquisse sociale, par Tite *Strocchi*, 314.
4. 5. Filles (les deux) de sainte Chantal, Marie-Aimée de Rabutin-Chantal, baronne de Thorens, et Françoise de Rabutin-Chantal, comtesse de Toulonjon, avec une lettre approbative de Mgr *Dupauloup*, 130.
3. 4. *. Fleurs (les) de la foi, nouvelles, par Mme la baronne de *Chabannes*, 133.
4. Frères (les deux), récit breton, par M. *Martin de Livonnière*, précédé d'une lettre de M. le comte *de Falloux* à Mme de Livonnière, 135.

G.

4. 5. R. *Giannotti*, sa vie, son temps et ses doctrines, étude sur un publiciste florentin du XVI^e siècle, par M. Charles *Tassin*, 137.
4. 5. Grammaire historique de la langue française, par M. *Brachet*, 458.

H.

4. 5. Hérétiques (les) d'Italie, discours historiques de César *Cantu*, traduits de l'italien, par MM. *Anicet Digard* et *Edmond Martin*, 400.
- A. Histoire de la conquête d'Alger, par M. *Alfred Nettement*, 457.
4. 5. Histoire de la littérature allemande, par M. *Heinrich*, 458.

4. 5. Histoire de la terreur, par M. *Mortimer Ternaux*, 457.
A. Histoire de Pie IX et de son pontificat, par M. Alexandre *de Saint-Albin*, 30.
4. Histoire de Savoie, par M. Victor *de Saint-Genis*, 458.
4. 5. Histoire du concile du Vatican, par Mgr *Manning*, trad. par M. J. *Chantrel*; 407.
4. Histoire intime de la révolution du 18 mars, comité central et commune, par M. Phibert *Audebrand*, 370.
4 R. Histoire littéraire du Maine, par M. B. *Hauréau*, 140.
4. Homme (1°) au masque de fer, par M. Marius *Topin*, 458.
*. Hymnes du paroissien romain mises en vers français, par M. l'abbé *Rivoire*, 143.

I.

4. Impressions (mes) et confidences d'aumônier des prisonniers en Allemagne et en Suisse, par le P. *Dufor*, 435.
Y. Infaillibilité (1°) étudiée dans l'Évangile et dans les Épîtres, par M. C.-J. *Jeannel*, 38.
4. 5. Infaillibilité (1°) pontificale, dialogue entre un catholique laïque et un théologien romain, 38.
4. 5. Instinct (1°), ses rapports avec la vie et avec l'intelligence, par M. Henri *Joly*, 457,
4. 6. Instructions, lettres pastorales et mandements de Mgr *Plantier*, évêque de Nîmes, 254.
Y. Itinéraire de Dante *Alighieri*, par M. Henri *Croce*, 314.

J.

4. Java, Siam, Canton, voyage autour du monde, par M. le comte *de Beauvoir*, 145.
†. Joseph (saint) et le concile, discours prononcé par le P. *Galwey*, traduit de l'anglais par le P. *Turquand*, 39.

L.

4. Laquelle? nouvelle, par M. Etienne *Marcel*, 252.
A. La Roquette, hommage à Notre-Dame des Victoires et souvenir affectueux à tous mes chers compagnons d'infortune, par M. l'abbé *Amodru*, 270.
3. *. Lectures sérieuses et pieux conseils dédiés à la jeunesse et utiles à tous les âges, par M. l'abbé Barthélemy *Brial*, 149.
4. Légendes d'aujourd'hui, poèmes suivis de lieds et sonnets, par M. Achille *Millien*, 35.
†. Lettre de Mgr l'archevêque de Cambrai au clergé de son diocèse sur le gallicanisme théologique, 38.
†. Lettre du révérendissime père Nicolas *de Saint-Jean* à Sa Grandeur Mgr *Dupanloup*, 39.

- 4. Lettres d'un patient, par M. le prince *Henry de Valori*, 254.
- 4. Lettres sur Rome, par M. *Henry de Riancey*, précédées d'une étude biographique sur l'auteur, par M. *Laurentie*, et suivies du récit de ses derniers jours, par M. l'abbé *Jaugey*, 257.
- 4. Livre (le) de l'exil, par M. *Eugène Villedieu*, 258.
- 4. Lois (les) de la vie et l'art de prolonger ses jours, par M. J. *Rambosson*, 264.

III.

- Y. Maladies (les) contagieuses de l'âme, essai nosologique, par le docteur *Bianco Joseph de Fossano*, 315.
- 4. Manuscrit (le) de ma mère, avec commentaires, prologue et épilogue, par M. A. *de Lamartine*, 424.
- A. Martyrs (les) d'Arcueil, détails authentiques sur leur vie, leur emprisonnement et leur mort (19-25 mai 1871), recueillis par le P. L. *Lécuyer*, 409.
- A. Martyrs (les) de la seconde terreur, par M. le vicomte *de la Vausserie*, 270.
- A. Martyrs (les) de Paris, journées des 24, 25 et 26 mai 1871, par M. *Eugène Beluze*, 270.
- A. Martyrs (les) de Picpus, précédé d'une notice sur la congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie (dite de Picpus) par le P. *Benoît Perdereau*, 409.
- 4. 5. Massacres (les) de septembre, 2-6 septembre 1792, par M. *Mortimer-Ternaux*, 265.
- 4. Maternelles (les), par Mme *Sophie Hue*, 457.
- 4. 5. Mémoires d'un seigneur russe, par M. *Ivan Tourguéneff*; traduits par M. *Ernest Charrière*, 454.
- 4. Mémoires du P. *de Bengy*, de la compagnie de Jésus, l'un des otages de la commune, mis à mort le 26 mai 1871, 409.
- 4 R. Mémoires inédits de *Lamartine*, 424.
- 3. *. Mémorial des élèves de la Sainte-Famille, ou Méditations pour les demoiselles pensionnaires des couvents et autres institutions catholiques, 454.
- 5 R. Misère (la) au temps de la fronde et saint Vincent de Paul, par M. *Alphonse Feillet*, 457.
- †. Missionnaires (les) et les directeurs de stations et de retraites d'après la doctrine de saint François-Xavier, de saint François de Sales, etc., manuel complet, précédé d'une introduction sur les avantages des missions, etc., par le P. H. *Dominget*, 266.
- *. Modèle (le) des habitants de la campagne, ou Vie de sainte Germaine, par *un curé du diocèse de Toulouse*, 268.
- 4. Mois (six) de drapeau rouge à Lyon, précédé d'une lettre de M. *de Pontmartin*, 430.
- A. Mois (deux) de prison sous la commune, par M. l'abbé *Paul Perny*, 269.

4. Monuments (les) en Chaldée, en Assyrie et à Babylone, d'après les récentes découvertes archéologiques, par M. H. *Cavaniol*, 156.
4. Morale (la) dans les campagnes, par M. A. *Audiganna*, 51.

N.

3. 4. Nid (le) d'hirondelles, par M. *Etienne Marcel*, 224.
4. Nidintabel, ou la Perse ancienne, par M. H. *Cavaniol*, 54.
- †. Notice historique sur la vie du serviteur de Dieu Antoine-Sylvestre Receveur, prêtre, fondateur de la retraite chrétienne, 57.
- Y. Notices biographiques du docteur Ferdinand *Boccalero*, 314.
- A. Notice sur l'abbé Henri Planchat, aumônier du patronage des apprentis et des jeunes ouvriers de Sainte-Anne, à Charonne, l'un des otages de la commune, mis à mort le 26 mai 1871, par M. *Maurice Maignen*, 409.
3. 4. Notions d'hygiène pratique à l'usage de la jeunesse chrétienne, par M. le docteur G. *Cantel*, 58.

O.

- Y. Obstacles (les vrais) et les conditions fondamentales d'une réforme intégrale de l'Eglise catholique; d'abord en Allemagne, par le docteur A. *Pichler*, 315.
4. Œuvres chrétiennes des familles royales de France, recueillies et publiées par M. *Paul Viollet*, 64.
- 3-6.. Œuvres de Jean *Racine*, nouvelle édition, par M. *Paul Mesnard*, 432.
5. 6. Œuvres inédites du comte Joseph de *Maistre* (Mélanges), publiées par M. le comte Charles de *Maistre*, 164.
4. Oncle (l') et le neveu, par Mme Raoul de *Navery*, 166.
4. 5. †. R. Origines (les) de l'Eglise de Paris. Etablissement du christianisme dans les Gaules, saint Denis de Paris, par M. l'abbé Eugène *Bernard*, 276.
4. Origines des Basques de France et d'Espagne, par M. D.-J. *Garat*, 166.
4. Ouvriers (les), par M. *Manuel*, 458.

P.

4. *. Page (une) de la révolution, ou Histoire des religieuses capucines de Marseille, de 1789 à 1803; par le P. *Ambroise de Bergerac*, 168.
- Y. Pape-Roi (le) et le concile, par *Emmanuel Nunes Giraldes*, 315.
4. Paris pendant les deux sièges, par M. *Louis Veuillot*, 370.
4. Paris sous la commune, 18 mars, 18 mai, par M. *Edouard Noriac*; précédé des Commentaires d'un blessé, par M. *Henry de Péne*, 370.
4. 5. Passions (les); par M. le docteur F. *Frédault*, 282.
- M. Paul (saint Vincent de) et son temps, par M. *Joseph Maggio*; traduit de l'italien par M. l'abbé L. *Barthélemy*, 64.
4. 5. Pavy (*Mgr*), sa vie et ses œuvres, ou la nouvelle Eglise d'Afrique, par M. l'abbé L.-C. *Pavy*, 288.

5. 6. Philosophes et savants, dialogues de philosophie socratique, par M. Charles *Charaux*, 73.
4. Place (la) Vendôme et la Roquette, documents historiques sur le commencement et la fin de la commune, par M. l'abbé *Lamazou*, 370.
4. 5. Poëme (le) de Lucrèce, par M. *Martha*, 458.
- A. Poésies (nouvelles), par M. Octave *Ducros*, 457.
4. Poètes (les) français des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, par M. Fr. *Godfroy*, 297.
3. 4. Politesse et bienséance, à l'usage des établissements d'instruction, par M. l'abbé Théodore *de Beauvoys*, 298.
- *. Prière (la), sa nécessité, son pouvoir, ses différentes formes, par M. l'abbé *Pétitalot*, 474.
- Y. Problèmes de théologie chrétienne, par Marie *Maresca*, 345.

Q.

4. 5. Question (la grande) du jour : Ou l'Eglise catholique ou la révolution, par M. l'abbé G.-M.-J. *D.*, 75.

R.

4. 5. Rationalisme (le) étudié dans la Vie de Jésus de M. Ernest Renan, par *un catholique*, 474.
- A. Religion (la) prouvée pour tout le monde, par M. l'abbé S. *Balot*, 475.
4. Réquisitoire de M. P. *Jolissaint* contre l'enseignement des ordres religieux, par *un catholique jurassien*, 300.
- Y. Révélation (la) de la raison, traité philosophique populaire, par le P. *Pierre de Milan*, 344.
3. 4. Roi (le) de la mer, par M. C. *Guénot*, 308.
- * Rosaire (le saint) expliqué par Bossuet, ouvrage recueilli et mis en ordre par M. l'abbé *Jacquement*, 434.
4. Roses (les) d'antan, par M. André *Lemoigne*, 458.
4. 6. Rousseau (Jean-Jacques) et le siècle philosophique, par M. L. *Morveau*, 435.

S.

4. Saison (une) à Spa, par Mme Marie *Emery*, 76.
- Y. Science (la) de la raison, par Etienne *Luigi*, 344.
- *. Ségur (Sabine de), en religion sœur Jeanne-Françoise, par M. le comte Anatole *de Ségur*, 76.
- R. Seillan (Lucien de), par M. A. *Marc*, 78.
4. 5. Sénèque et saint Paul, étude sur les rapports supposés entre le philosophe et l'apôtre, par M. Charles *Aubertin*, 456.
- A. Sens (le bon) de la foi exposé, en réponse aux objections philosophiques et scientifiques du jour, par le P. *Caussette*, 302.
3. Sentier (le) de l'école est celui qui conduit à la liberté, par Mme C. *Poplu*, 449.

4. 5. Seton (Elisabeth) et les commencements de l'Eglise catholique aux Etats-Unis, par Mme de Barberey, 456.
4. Sèze (M. Aurélien de), notice biographique, par M. Auguste Nicolas, 305.
4. Siège de Metz, journal d'un aumônier, par M. l'abbé Camille Rambaud, avec une préface par M. Antonin Rondelet, 435.
3. 4. Sous la feuillée, nouvelles, par Mme A. Gransard, 176.
- A. Souvenir (un) de la terreur, par M. C. Guénot, 307.
3. 4. *. Symbole (le) des apôtres exposé et défendu, essai historique et dogmatique, par M. l'abbé J.-J. Fourgez, 177.

T.

4. Terreur (la) et l'Eglise en 1871, récits historiques, par M. l'abbé Delmas, 440.
- Y. Théologie de Leibniz d'après tous les documents déjà publiés et un grand nombre d'inédits, avec des considérations particulières sur les questions ecclésiastiques de ce temps, publiée pour la première fois intégralement par le docteur A. Pichler, 315.
3. Tragédies du foyer, par M. Alfred Driou, 79.
- *. Trésor de la douce piété, recueil de méditations, de prières et de pratiques de piété pour les principales circonstances de l'année, par un religieux trappiste de Sept-Fonts, 310.
- *. Trésor liturgique, ou la Messe, les vêpres et les fêtes expliquées aux fidèles, par M. l'abbé A. Durand, 179.

V.

5. 6. Vérité (de la), par M. J.-B. de Sévelinges, 81.
- 4 R. Vie (la) arabe et la société musulmane, par M. le général Daumas, 457.
- *. Vie de la mère Thérèse, fondatrice de la Miséricorde de Laval, par le P. Marc Nurit, 310.
4. 5. Vie de Mgr Mioland, archevêque de Toulouse, évêque d'Amiens, premier supérieur des missionnaires de Lyon, par M. l'abbé Desgeorge, 446.
- *. Vie de sainte Colette, réformatrice des trois ordres de Saint-François et patronne de la ville de Corbie, par M. l'abbé Ed. Jumel, 109.
- *. Vie des saints, avec le martyrologe romain et des réflexions morales en forme de lecture de piété pour chaque jour de l'année, par M. l'abbé Caillet, 82.
- *. Vie (la) et la doctrine de Jésus-Christ suivant la concordance des quatre Evangiles, par M. l'abbé Audouy, 180.
4. 5. Vie et œuvres de Mgr Darboy, par Mgr Fèvre, 450.
- *. Vies des saints pour tous les jours de l'année, par M. l'abbé E. Daras, 82.
4. Vieux (ce pauvre), par Mlle Zénaïde Fleuriot, 181.
- A. Vingt-cinq mai (le) à la barrière d'Italie, massacre des dominicains d'Arcueil, par M. l'abbé Lesmayoux, 409.
4. 5. R. Voltaire et la société française au XVIII^e siècle; Voltaire et Frédéric, par M. Gustave Desnoiresterres, 453.

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

A.

- Amodru* (l'abbé) : la Roquette, 270.
Antimore (Théophilè d') : la mauvaise Education des enfants, 27.
Aubertin (Charles) : Sénèque et saint Paul, 456.
Audebrand (Philibert) : Histoire intime de la révolution du 18 mars, 370.
Audiganne (A.) : la Morale dans les campagnes, 54.
Audouy (l'abbé) : la Vie et la doctrine de Jésus-Christ suivant la concordance des quatre Evangiles, 480.

B.

- Baguet* (l'abbé L.) : les petits Catéchistes, 223.
Ballot (l'abbé S.) : la Religion prouvée pour tout le monde, 175.
Barbery (Mme de) : Elisabeth Seton, 456.
Baronius : Annales ecclesiastici, 404.
Barthélemy (l'abbé L.) : saint Vincent de Paul et son temps, par M. Joseph Maggio (trad.), 64.
Beaucé (le P.) : Concordance des orateurs sacrés anciens et modernes, 25.
Beauvoir (le comte de) : Java, Siam, Canton, voyage autour du monde, 445.
Beauvoys (l'abbé Théodore de) : Politesse et bienséances, 298.
Beluze (Eugène) : les Martyrs de Paris, 270.
Bengy (le P. de) : Mémoires, 409.
Bergerac (le P. Ambroise de) : une Page de la révolution, 468.
Bernard (l'abbé Eugène) : les Origines de l'Eglise de Paris, 276.
Boccalero (le docteur Ferdinand) : Notices biographiques, 344.
Bourdon (Mme) : la Famille Reydel, 429.
Brachet : Dictionnaire étymologique de la langue française, 458. — Grammaire historique de la langue française, *ibid.*
Brial (l'abbé Barthélemy) : Lectures sérieuses et pieux conseils dédiés à la jeunesse et utiles à tous les âges de la vie, 449.

C.

- Caillet* (l'abbé) : Vie des saints, 82.
Cantel (le docteur G.) : Notions d'hygiène pratique à l'usage de la jeunesse chrétienne, 58.
Cantu (César) : les Hérétiques d'Italie, 400.
Carpentier (Charles) : le Droit païen et le droit chrétien, 239.
Caussette (le P.) : le bon Sens de la foi exposé, en réponse aux objections philosophiques et scientifiques du jour, 302.
Cavaniol (H.) : les Monuments en Chaldée, en Assyrie et à Babylone, d'après les récentes découvertes archéologiques, 156. — Nidintabel, ou la Perse ancienne, 54.
Chabannes (la baronne de) : les Fleurs de la foi, 433.
Chantrel (J.) : Histoire du concile du Vatican, par Mgr. Manning (trad.), 407.
Charaux (Charles) : Philosophes et savants, dialogues de philosophie socratique, 73.
Charpentier (l'abbé L.) : Jeanne d'Arc, tragédie en cinq actes, 24.
Charrière (E.) : Mémoires d'un seigneur russe, par M. Jean Tourguéneff (trad.), 454.
Crelrier (l'abbé) : le Réquisitoire de M. Jolissaint contre l'enseignement des ordres religieux, devant le droit, la religion et le bon sens, 300.
Croce (Henri) : l'Itinéraire de Dante Alighieri, 344.

D.

- Daras* (l'abbé E.) : Vies des saints pour tous les jours de l'année, 82.
Daumas (le général) : la Vie arabe et la société musulmane, 457.
Delmas (l'abbé) : la Terreur et l'Eglise en 1874, 440.
Desgeorge (l'abbé) : Vie de Mgr Mioland, 446.
Desnoiresterres (Gustave) : Voltaire et la société française au XVIII^e siècle, 453.

- Digard* (Anicet) : les Hérétiques d'Italie, par César Cantu (trad.), 400.
Dominget (le P. H.) : les Missionnaires et les directeurs de stations et de retraites, 266.
Douillet (l'abbé) : sainte Colette, 409.
Driou (Alfred) : les Tragédies du foyer, 79.
Ducros (Octave) : nouvelles Poésies, 457.
Du Fay (Mme Hortense) : Coup d'œil sur le prophète du XIX^e siècle et autres socialistes modernes, 444.
Dufor (le P.) : mes Impressions et confidences d'aumônier des prisonniers en Allemagne et en Suisse, 435.
Dupanloup (Mgr) : les deux Filles de sainte Chantal (lettre), 430.
Durand (l'abbé A.) : Trésor liturgique, 479. -

E.

- Emery* (Mme Marie) : une Saison à Spa, 76.
Empart (l'abbé L.) : l'Empirisme et le naturalisme contemporains, exposition et réfutation du système philosophique de M. H. Taine, 27.

F.

- Falloux* (le comte de) : les deux Frères, récit breton, par M. Marin de Livonnière (lettre), 435.
Feillet (Alphonse) : la Misère au temps de la fronde et saint Vincent de Paul, 457.
Fèvre (Mgr) : Vie et œuvres de Mgr Darboy, 450.
Figuier (Louis) : l'Année scientifique (1867, 1868, 1869), 365.
Fleuriot (Mlle Zénaïde) : ce pauvre Vieux, 484.
Fonssagrives (le professeur J.-B.) : l'Education physique des jeunes filles, 422.
Fossano (Joseph de) : les Maladies contagieuses de l'âme, 345.
Fourgez (l'abbé J.-J.) : le Symbole des apôtres exposé et défendu, 477.
Frédault (le docteur F.) : les Passions, 282.

G.

- Galway* (le P.) : saint Joseph et le concile, 39.

- Garat* (D.-J.) : Origines des Basques de France et d'Espagne, 466.
Giraldes (Manuel-Nunes) : le Pape-Roi et le concile, 3. 5.
Gobineau (le comte de) : l'Aphroessa, 407.
Godefroy (Fr.) : les Poètes français des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, 297.
Grandsard (Mme A.) : Sous la feuille, 176.
Guénot (C.) : le Roi de la mer, 308. — Un Souvenir de la terreur, 307.

H.

- Hauréau* (B.) : Histoire littéraire du Maine, 440.
Heinrich : Histoire de la littérature allemande, 458.
Herbet (l'abbé) : Bourdaloue disposé en sujets de lecture et de méditation, 22.
Hue (Marc Sophie) : les Maternelles, 457.
Huguet (le P.) : Bourreaux et victimes de la commune, 409. — Faits surnaturels de la vie de Pie IX, 427.

J.

- Jacquement* (l'abbé) : le saint Rosaire, expliqué par Bossuet, 434.
Jaugey (l'abbé) : Lettres sur Rome, par M. Henry de Riancey (récit de ses derniers jours), 257.
Jeannel (C.-J.) : l'Infaillibilité étudiée dans l'Évangile et dans les épîtres, 38.
Joly (Henri) : l'Instinct, ses rapports avec la vie et avec l'intelligence, 457.
Jonveaux (Emile) : l'Amérique actuelle, 48.
Jumel (l'abbé Ed.) : Vie de sainte Colette, 409.

L.

- Laboulaye* (Edouard) : l'Amérique actuelle, par M. Emile Jonveaux (introd.), 48.
Laderchi (Jacques) : Annales ecclésiastiques, 404.
Lalanne (l'abbé) : de l'Education publique morale et religieuse, 242.
Lamartine (Alphonse de) : Mémoires inédits, 424. — la Manuscrit de ma mère, *ibid.*

Lamazou (l'abbé) : la Place Vendôme et la Roquette, 370.
Larousse (Pierre) : Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle, 230.
Larroque (Tamizey de) : Essai sur la vie et les ouvrages de Florimond de Raymond, 425.
Laurentie : Lettres sur Rome, par M. Henry de Riancey (étude biographique), 257.
Lécuyer (le P. L.) les Martyrs d'Arcueil, 409.
Lemoine (André) : les Charmeuses, 458. — Les Roses d'antan, ibid.
Lesmayoux (l'abbé) : le 25 mai à l'avenue d'Italie, 409.
Livonnaire (Marin de) : les deux Frères, récit breton, 435.
Lonigo (Antoine) : Essais philosophiques et poésies diverses inédites, 344.
Luigi (Etienne) : la Science de la raison, 344.

M

Maggió (Joseph) : saint Vincent de Paul et son temps, 64.
Maignen (Maurice) : Notice sur l'abbé Henri Planchat, 409.
Maistre (le comte Joseph de) : OEuvres inédites (Mélanges), 464.
Maistre (le comte Charles de) : OEuvres inédites du comte Joseph de Maistre (Mélanges), 464.
Manning (Mgr) : Histoire du concile du Vatican, 407.
Manuel : les Ouvriers, 458.
Marc (A.) : Lucien de Seillan, 73.
Marcel (Etienne) : Comment viennent les rides, suivi de Cinq cent mille francs en portefeuille, 224. — Laquelle? 252. — Le Nid d'hirondelles, 224.
Maresca (le chanoine dom Mariano) : Problèmes de théologie chrétienne, 345.
Margerie (Eugène de) : Causeries sur l'Ancien et le Nouveau Testament, 409.
Martha : le Poème de Lucrèce, 458.
Martin (Edouard) : les Hérétiques d'Italie, par César Cantu (trad.), 400.
Melun (le vicomte de) : la marquise de Barol, suivie d'une notice sur Silvio Pellico, 243.
Mesnard (Paul) : OEuvre de Jean Racine (nouvelle édition), 432.
Michaud (l'abbé E.) : l'Esprit et la lettre dans la morale religieuse, 396.

Milan (le P. Pierre de) : la Révélation de la raison, 344.
Millien (Achille) : Légende d'aujourd'hui, 35.
Montaugé (Théron de) : l'Agriculture et les classes rurales dans le pays toulousain, 457.
Moreau (L.) : Jean-Jacques Rousseau et le siècle philosophique, 435.
Mortimer Ternaux : les Massacres de septembre 1792, 265. — Histoire de la terreur, 457.

N

Navery (Mme Raoul de) : l'Oncle et le neveu, 466.
Nettement (Alfred) : Histoire de la conquête d'Alger, 457.
Nicolas (Auguste) : M. Aurélien de Sèze, 305.
Noriac (Edouard) : Paris sous la commune, 370.
Nottret (Mlle) : Aux cœurs aimants, 244.
Nurit (le P. Marc) : Vie de la mère Thérèse, fondatrice de la Miséricorde de Laval, 340.

P

Parville (Henri de) : Causeries scientifiques (1865, 1867, 1868), 355.
Pavy (l'abbé L.-C.) : Mgr Pavy, sa vie et ses œuvres, 288.
Pène (Henri de) : Commentaire d'un blessé, 370.
Perdereau (le P. Benoit) : les Martyrs de Picpus, 409.
Perny (l'abbé Paul) : deux Mois de prison sous la commune, 269.
Petitalot (l'abbé) : la Prière, sa nécessité, son pouvoir, ses différentes formes, 474.
Pichler (le docteur A.) : les vrais obstacles et les conditions fondamentales d'une réforme intégrale de l'Eglise catholique, 345. — Théologie de Leibniz d'après tous les documents déjà publiés et un grand nombre d'inédits, ibid.
Piolin (dom Paul) : l'Eglise du Mans pendant la révolution, 390.
Plantier (Mgr) : Instructions, lettres pastorales et mandements, 254.
Ponlevoy (le P. A. de) : Actes de la captivité et de la mort des RR. PP. Olivaint, Ducoudray, Caubert, Clerc et de Bengy, 270.

Pontmartin (A. de) : six Mois de drap-
peau rouge à Lyon (lettre), 430.
Poplu (Mme C.) : le Sentier de l'école
est celui qui conduit à la liberté, 449.

R.

Racine (Jean) : Œuvres, 432.
Rambaud (l'abbé Camille) : Siège de
Metz, 435.
Rambosson (J.) : les Lois de la vie et
l'art de prolonger ses jours, 264.
Rambouillet (l'abbé) : saint Augustin
et l'infaillibilité, réfutation de M. Gra-
try, 38.
Rastoul (A.) : l'Eglise de Paris sous la
commune, 440.
Régnier (Mgr) : Lettre au clergé du
diocèse de Cambrai sur le gallica-
nisme théologique, 38.
Riancey (Henry de) : Lettres sur Ro-
me, 257.
Richemont (le comte Desbassayns de) :
les nouvelles Etudes sur les cata-
combes romaines, 248.
Rinaldi (Oderic) : Annales ecclesias-
tici, 404.
Rivoire (l'abbé) : Hymnes du paroissien
romain mises en vers fran-
çais, 443.
Rondelet (Antoine) : Siège de Metz, par
M. l'abbé Camille Rambaud (préface),
435.
Rossi (le chevalier de) : les nouvelles
Etudes sur les catacombes romaines,
par M. le comte Desbassayns de Ri-
chemont (lettre), 248.

S.

Saint-Albin (Alexandre de) : Histoire
de Pie IX et de son pontificat, 30.
Saint-Amand (Imbert de) : l'abbé
Deguerry, curé de la Madeleine, 409.
Saint-Genis (Victor de) : Histoire de
Savoie, 458.
Saint-Jean (le P. Nicolas de) : Lettre à
Sa Grandeur Mgr Dupanloup, 30.

Salmon (C.-A.) : Conférences sur les
devoirs des hommes, 457.
Ségur (le comte Anatole de) : Sabine
de Ségur, 76.
Sévelinges (J.-B. de) : de la Vérité, 84.
Strocchi (Tite) : la Fille de Marie, 344.

T.

Tamisey de Larroque, V. LARROQUE.
Tassin (Charles) : Giannotti, sa vie,
son temps et ses doctrines, 437.
Ternaux (Mortimer), V. MORTIMER.
Theiner (le P. Augustin) : Annales
ecclesiastici cardinalis Baronii, etc.,
ad nostra usque tempora perduc-
ti, 404.
Théron de Montaugé, Voir MAUTAUGÉ.
Topin (Marius) : l'Homme au masque
de fer, 458.
Toumissoux (l'abbé) : les Diffamateurs
du clergé catholique, 385.
Tourguèneff (Ivan) : Mémoires d'un
seigneur russe, 454.
Turquand (le P.) : saint Joseph et le
concile, discours prononcé par le
P. Galwey (trad.), 39.
Turquety (Édouard) : un Acte de foi, 16.

V.

Valori (le prince Henry de) : Lettres
d'un patient, 254.
Vaussserie (le vicomte de la) : les Mar-
tyrs de la seconde terreur, 270.
Verniolles (l'abbé J.) : de l'Education
chrétienne des enfants, 387.
Veuillot (Louis) : Paris pendant les
deux sièges, 370.
Villedieu (Eugène) : le Livre de
l'exil, 258.
Viollot (Paul) : Œuvres chrétiennes
des familles royales de France, 61.
Vorepierre (B. Dupiney de) : Diction-
naire des noms propres, 449.

W.

Wey (Francis) : Chronique du siège
de Paris, 370.

ERRATUM

Page 298, ligne 38, institution, lisez instruction.